

# MAC-DOWEL

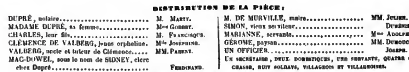
DRAME EN TROIS ACTES, EN PROSE

PAR

## VICTOR DUCANGE

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 12 OCTOBRE 1826.





DISTRIBUTION DE LA PIÈCE:

| | |
|---|---|
| DUPRÉ, notaire | M. MARTY. |
| MADAME DUPRÉ, sa femme | Mme GOBERT. |
| CHARLES, leur fils | M. FRANCISQUE. |
| CLÉMENCE DE VALBERG, jeune orpheline | Mlle JOSÉPHINE. |
| VALBERG, oncle et tuteur de Clémence | MM. PARENT. |
| MAC-DOWEL, sous le nom de SIDNEY, clerc chez Dupré | FERDINAND. |
| M. DE MURVILLE, maire | MM. JULIEN. |
| SIMON, vieux serviteur | DUMÉNIL. |
| MARIANNE, servante | Mme ADOLPHE. |
| GÉROME, paysan | MM. DUBOUCHET. |
| UN OFFICIER | JOSEPH. |

UN SECRÉTAIRE, DEUX DOMESTIQUES, UNE SERVANTE, QUATRE GARDE-CHASSE, HUIT SOLDATS, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

La scène se passe dans un village, à quelque distance de Paris.

Un jardin : à droite une maison simple; à gauche, un pavillon dont on voit tout l'intérieur, et dans lequel on monte par quelques degrés.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANE, et, successivement, CHARLES, SIMON et SIDNEY.

MARIANNE, en scene, parlant au fond. Oui, oui, monsieur Jérôme, au revoir, à tantôt! et faites ben mes compliments à mademoiselle Thérèse et à M. Bastien... Eune jolie corbeille tout d' même qui m'a apportée là... queu mine ça aura sur la table! Quoique ça, y n'a pas mis les plus belles pêches par-dessus; j' vas arranger ça. (Elle pose la corbeille sur une petite table, et en arrange les fruits.) Sont-y heureux! ont-y du bonheur, c'tte Thérèse et c' Bastien, on les marie c' matin! Et un joli mariage que ce fera; avec ça qui y aura des cadeaux. D'abord, M. Dupré, not'e maît'e, donnera l' contrat d' mariage gratis; dame! c'est un riche notaire, y peut faire ça. Quant à Madame, j' sais déjà qu'a donnera les joyaux et p'-t-ête ben queuqu's louis. Et puis, la jeune demoiselle qu'est en pension cheux nous. Oh! quant à celle-là, a peut faire des cadeaux! eune riche orpheline qu'a deux cent mille francs de dot, et un oncle en Amérique!.. C'est ça qui fera queuqu' jour un fameux mariage quand alle épousera M. Charles, l' fils de la maison, la perle des garçons! Tout d' même, c'est étonnant que M. Dupré n'arrange pas ça tout d' suite, parce que... (Regardant sa corbeille.) A la bonne heure! à présent, ça vous a un coup d'œil... J' vas toujours mette ça là en attendant. (Elle porte la corbeille dans le pavillon; Charles sort de la maison, il a son chapeau sur la tête.) Tiens! v'là M. Charles! On dirait qu'y sort... M. Charles!

CHARLES, passant. Bonjour, adieu!

MARIANNE. Écoutez donc! et Mam'selle?

CHARLES, revenant. Ah! oui! étourdi que je suis! Monte vite chez ma chère Clémence, dis-lui que je cours inviter M. de Murville à la petite fête que nous donnerons aux mariés, et surtout, ajoute que je la supplie de m'accepter pour son seul cavalier pendant tout le bal. Va! cours! (Il sort en courant.)

MARIANNE, suivant. Oui! monsieur Charles! oui, j' l'y dirai, a vous acceptera... (Revenant.) Ah ben oui! il est déjà loin! Tiens! v'là aussi M. Simon qu'a son chapeau et sa canne!.. Oh! je m' doute ben pourquoi qui sort, lui; y va chercher les mariés d' la part de Madame... J' crais qu'en v'là un troisième?.. Pardi oui! c'est l' premier clerc de M. Dupré. Toute la maison est en l'air. Oh! pour celui-là, par exemple, c'est une autre chanson! y n' court pas, lui; c'est un Anglais qu'est taciturne. J' gagerais ben volontiers qui n' me dira pas quatre

paroles; faut que j' les compte, pour voir. (Sidney entre de derrière le pavillon, et passe, allant à la maison. Le suivant.) Bonjour, monsieur Sidney!.. Comment qu' ça vous va, monsieur Sidney?

SIDNEY. Bien.

MARIANNE, à part. Enne!... C'est heureux. (Haut.) Dites donc, monsieur Sidney, l' contrat de mariage est-y prêt, tout fini?

SIDNEY, déjà sur le perron. Non.

MARIANNE. Deux... Ah çà! mais, vous allez, vous allez donc monter à cheval, que vous avez des éperons?

SIDNEY. Oui. (Il entre dans la maison.)

MARIANNE. Trois... Eh ben!.. quand je l' disais! y n'a pas pu aller jusqu'à quat'e. C'est un drôle d'homme tout d' même, que c' M. Sidney, et queuqu' fois j' suis comme M. Simon, j' l'y trouve un air... (Un homme passe lentement derrière la claire-voie, et paraît observer.) Tiens! qu'est que c'est donc que c' monsieur-là?.. On dirait qui r'garde chez nous... Oh! non, c'est pas du pays, ça, c'est queuqu' voyageur... C'est drôle, y s' r'tourne encore... J'ons jamais vu d'homme mis comm' ça, par exemple! faut qui vienne de ben loin... Le v'là qui s'en va... c'est un passant qui passe .. (Clémence sort de la maison.) Ah! v'là not'e jeune demoiselle!

## SCÈNE II.

CLÉMENCE, MARIANNE.

(Clémence sort de la maison d'un air inquiet et cherchant des yeux; elle tient une boîte.)

MARIANNE. Vot'e servante, Mam'selle! (A part.) A cherche... j' sais ben qui.

CLÉMENCE. Mettez cela dans le pavillon, Marianne.

MARIANNE. Ah! j' devine... pour la mariée.

CLÉMENCE, un moment seule en scène. Il n'est pas ici!.. C'est la première fois!... Il a peut-être remarqué ma tristesse... Croirait-il que je ne l'aime plus?

MARIANNE, revenant du pavillon, à part. Pauvre petite! je vas la tranquilliser. (Haut.) Mam'selle, il est allé inviter M. le maire, y va r'venir tout d' suite; c'est y pas ça que vous cherchez?

CLÉMENCE. Oh! non... Il te l'a dit?

MARIANNE. A la bonne heure, donc; v'là qu' vous me r'tutoyez C'est pas tout : y ma dit comm' ça d' vous dire en vous disant de sa part, qui vous invitons à danser toute seule avec ly tout seul pendant toute la fête, et pis là-d'ssus il a pris ses jambes à son cou, et .. et puis... et... hein? (Pendant que Marianne parlait, Clémence s'est détournée, et elle porte son mouchoir à ses yeux pour essuyer ses larmes.) Eh, mon Dieu, Seigneur! Mam'selle! quoiqu'y a donc? on dirait comme que vous avez pleuré! Est-ce que vous avez du chagrin?

CLÉMENCE. Ah! beaucoup, Marianne, et je n'ose le laisser voir.

MARIANNE. Eh ben, mais, la cause de ça? Tout le monde vous aime tant dans la maison!

CLÉMENCE. C'est peut-être là mon malheur : s'il faut un jour quitter des amis si chers!

MARIANNE. Fi donc! Mam'selle, ça s'rait joli! Vous n'auriez pas c' courage-là! Après tout, qu'est-ce qui vous y forcerait?

CLÉMENCE. La volonté d'un tuteur que je connais à peine. Ah! tu ne sais pas, Marianne...

MARIANNE. Moi?.. laissez donc! si fait, Mam'selle, j' sais toute vot'e histoire. Ça n'est pas long : vous êtes orpheline, parce que vous avez perdu vot'e père et vot'e mè e, qu'étaient les bons amis de M. et madame Dupré; monsieur vot'e oncle, vot'e tuteur, est au fin fond de l'Amérique, oùs qu'il a des affaires qui l'intéressent peut-être pus qu' vous, et au définitif, d'puis qu' vous êtes au monde, vous n'avez vu c' tuteur-là qu'une fois, à la mort de vot'e cher père. Bah! bah! tout ça dit clairement qui n' s'occupe guère de vous, et ça m' donne bon espoir que vous nous resterez tout à fait.

CLÉMENCE. Ah! que je serais heureuse! mais, je n'ose me flatter d'un si grand bonheur. Ce n'était que pour deux années seulement que M. de Valberg, mon tuteur, m'avait placée dans cette maison; il a promis de revenir; les deux années sont écoulées, et je connais l'exactitude de mon oncle. Ah! Marianne, j'ai le pressentiment que nous le reverrons bientôt, et s'il allait exiger...

MARIANNE, pleurant. Quoi, Mam'selle, que vous nous quittiez? Et M. Charles, donc... Ah! d'abord, moi, si vous partez, j'm'en vas avec vous, parce que... Mais, chut!.. v'là tout le monde. Allons, allons, Mam'selle, n'ayez pas des idées comme ça... T'nez, v'là vos bons amis, M. Charles! toute la noce! queu bonheur!

CLÉMENCE. Ne dis pas que j'ai pleuré.

## SCÈNE III.

M. et MADAME DUPRÉ, venant de la maison; CLÉMENCE et MARIANNE, déjà en scène; CHARLES, LES PERSONNAGES DE LA NOCE, SIDNEY.

(Clémence va au-devant de madame Dupré, qui l'embrasse tendrement.)

MADAME DUPRÉ. Eh bien, Charles, que t'a dit M. de Murville? Le verrons-nous à la fête?

CHARLES. Il m'a chargé de vous offrir son respect et de vous faire agréer ses excuses: une affaire importante l'oblige à partir pour la commune voisine immédiatement après la cérémonie du mariage; il ne sera de retour que ce soir.

DUPRÉ. Nous le regrettons infiniment.

MADAME DUPRÉ. En ce cas, mon ami, ne retenons pas les jeunes époux

MARIANNE. Madame, y demandons la permission d' vous saluer.

MADAME DUPRÉ. Approchez, ma chère enfant!

GÉRÔME. Fais la révérence à Madame.

CHARLES. Chère Clémence! une journée charmante se prépare!

MADAME DUPRÉ, regardant Clémence, après avoir regardé la mariée. Que je serais heureuse. .! (Donnant une petite bourse à la mariée.) Voilà pour les épingles de la toilette de noce. Attendez, il vous manque quelque chose, et ma fille y a songé.

CHARLES, à part. Sa fille!

CLÉMENCE. Oui, maman... Marianne! (Marianne a été chercher le carton, et en a tiré un voile qu'elle attache, avec madame Dupré, sur la tête de la mariée.)

LE PÈRE ET LA MÈRE de la mariée. Jarni! qu' c'est biau!

CHARLES. Ah! Clémence, le tableau de leur bonheur semble augmenter mon amour! Un jour aussi tu seras parée comme cette aimable fille, et ta main chérie... (Tous les regards sont tournés vers Charles ; et Dupré, d'un air surpris et sévère, s'est approché de lui.)

CLÉMENCE. Prenez garde...

DUPRÉ. Charles! (Charles s'arrête interdit.)

SIMON, de suite. M. le maire vous fait dire qu'il attend les futurs époux

DUPRÉ. Allez, mes amis; nos vœux vous accompagnent; nous nous rendrons tout à l'heure à l'autel. (Toute la noce sort.)

## SCÈNE IV.

M. et MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE, CHARLES, SIDNEY, SIMON, MARIANNE.

(Madame Dupré, Clémence, Charles, Simon et Marianne, qui ont reconduit les villageois, restent quelque temps au fond du jardin, tandis que Dupré revient en scène, où Sidney est demeuré seul.)

DUPRÉ, à part. Je ne puis plus douter que Charles aime Clémence. On m'avait donc caché cet amour?

SIDNEY. Avez-vous quelque chose à m'ordonner, Monsieur?

DUPRÉ. On vient de me dire que vous n'assisterez point à notre petite fête, monsieur Sidney. Eh quoi! toujours de l'éloignement pour le monde? Si quelque chagrin est la cause de cette misanthropie, vous avez tort de ne pas m'ouvrir votre cœur

SIDNEY. Je n'ai rien à confier, Monsieur, et je suis aussi content de mon sort qu'il m'est permis de l'être; d'ailleurs, si vous désirez que je reste, je suis à vos ordres. (Ici, les personnes qui étaient éloignées reviennent en scène d'un air empressé.)

DUPRÉ. Non, disposez librement, et comme vous le souhaitez, de vos loisirs. Vous pouvez fermer l'étude.

MARIANNE, à Simon. Y va partir; queu drôle d'homme! (Sidney rentre dans la maison.)

MADAME DUPRÉ, qui revient du fond. Mon ami, nous allons nous préparer.

DUPRÉ. Oui: emmène Clémence, il est important que je parle à mon fils; demeure, Charles.

CLÉMENCE, à part, avec inquiétude. Ciel!

MADAME DUPRÉ, bas à son mari. Pourrais-tu blâmer quelques mots innocents qu'il adressait à Clémence?

DUPRÉ. Ce qui porte atteinte à la délicatesse ne peut être innocent. Laisse-nous un moment. (Madame Dupré regarde Charles et Clémence avec inquiétude; mais voyant que Clémence est interdite, elle reprend un air d'assurance et l'emmène en souriant. Marianne suit sa maîtresse dans la maison. Simon sort par le jardin.)

## SCÈNE V.

DUPRÉ, CHARLES.

DUPRÉ. Charles, tout entier aux devoirs de ma charge, et l'esprit habituellement occupé d'affaires graves, j'ai peut-être eu tort de ne pas prévenir toutes les conséquences que pouvait avoir ton retour. Je me confiais d'ailleurs dans la prudence et

dans la sagesse de ta mère. Cependant quelques mots que tu viens d'adresser, en ma présence, à mademoiselle de Valberg, m'ont ouvert les yeux. Charles, point de vains détours; tu aimes Clémence ?

CHARLES. Oui, mon père; et bien loin que cette question puisse me causer aucune peine, aucun embarras, je souhaitais ardemment qu'une occasion se présentât de vous ouvrir mon cœur. Oui, j'aime Clémence, et tout semble m'assurer que cet amour ne peut vous déplaire.

DUPRÉ. Tu te trompes! Charles, l'honneur te commandait...

CHARLES. Quoi?

DUPRÉ. Ta sincérité me défend toute espèce de reproche; elle exige même que je te parle aussi avec franchise. Oui, Clémence réunit toutes les qualités que nous pourrions désirer dans celle que nous te choisirions pour épouse, et, comme fille d'un ancien ami, elle nous est déjà chère; mais son sort ne dépend ni d'elle ni de moi. Tu sais que cette jeune orpheline, ainsi que sa fortune, est un dépôt sacré entre mes mains; et l'honneur, comme la probité, te défendent d'y prétendre, à moins que son tuteur ne t'y autorise formellement.

CHARLES. Quoi, mon père! n'est-ce pas à votre exemple que je me suis accoutumé à chérir cette jeune personne? Ma mère et vous, ne l'avez-vous pas toujours regardée comme votre fille? et son père ne semblait-il pas désirer qu'un lien plus étroit que celui de l'amitié l'attachât à notre famille? J'ai toujours pensé que Clémence m'était destinée, et je ne saurais croire que M. de Valberg voulût user de son autorité sur elle pour me la refuser.

DUPRÉ. Et moi, je pense qu'il a seul, maintenant, le droit d'en disposer, et qu'en ma qualité de dépositaire de la dot, je dois surtout m'abstenir de toute influence sur le cœur de cette jeune personne. Et connais-tu seulement M. de Valberg, pour interpréter si légèrement ses intentions? Je ne l'ai vu qu'un instant au lit de mort de son frère, quand celui-ci, en me serrant la main pour la dernière fois, me dit: « Dupré, mon frère retourne en Amérique, je te confie ma fille et sa fortune jusqu'au retour du seul parent qui lui reste. » Quand il m'adressa ces mots d'une voix mourante, j'ai vu dans le regard de son frère l'expression de la défiance, et bientôt j'ai reconnu, par sa correspondance, que le tuteur de mademoiselle de Valberg est un homme bizarre, susceptible. Voudrais-tu t'exposer à ce qu'il soupçonnât que la fortune de sa nièce a tenté notre probité?

CHARLES. Sa fortune!.. J'y renonce dès à présent, mon père. C'est Clémence seule que je demande.

DUPRÉ. Tu ne le peux davantage. Il s'agit ici, prends-y garde, de ce que l'honneur a de plus délicat; il ne t'est pas plus permis de subjuguer le cœur d'une jeune personne confiée à ta famille, qu'il ne m'est permis de toucher à l'or qui lui appartient.

CHARLES. Quoi! le pouvoir d'un tuteur que Clémence connaît à peine irait jusqu'à tyranniser son cœur! Eh bien! mon père, il est trop tard: Clémence partage mon amour, rien au monde ne peut nous séparer, nous avons fait serment...

DUPRÉ. Serment! Quel engagement pouvais-tu faire contracter à l'orpheline placée sous ma garde? Veux-tu mon déshonneur?

CHARLES. Mon père, nous nous aimons!

DUPRÉ. Imprudent! Et si M. de Valberg arrivait; s'il condamnait cet amour; s'il avait des projets sur sa nièce?

CHARLES. Il m'arracherait plutôt la vie, ou j'aurais celle de..

DUPRÉ. Malheureux!..-tu oserais?

CHARLES. Arrêtez!... mon père, je n'oublierai pas!.. Ah! pardonnez!.. (Du bruit.)

DUPRÉ. Paix!.. on vient!.. c'est elle-même avec ta mère... nous reprendrons cet entretien.

## SCÈNE VI.

M. et MADAME DUPRÉ, CHARLES, CLÉMENCE, SIMON, MARIANNE, QUELQUES VILLAGEOIS.

(Une musique villageoise et un peu éloignée annonce que les futurs époux se rendent chez le maire. En même temps Simon revient par le jardin. Deux ou trois jeunes garçons paraissent au fond, et saluent de loin. Madame Dupré, Clémence et Marianne sortent de la maison. Les deux dames ont des chapeaux de paille, et Marianne porte leurs châles sur son bras. — La musique continue jusqu'à la sortie finale.

DUPRÉ, bas à sa femme. Tu as laissé commettre une grande faute, ma chère amie; que Clémence ne s'éloigne point de toi. Plus tard je m'expliquerai.

SIMON. Monsieur et Madame, on vient vous chercher.

MARIANNE. Vos châles... j' vas les porter. Qui ferm'ra les portes?

SIMON. Moi, mademoiselle Marianne; allez, allez, j'aurai soin de tout et j'irai vous rejoindre.

MARIANNE. J' vas laisser la grille ouverte.

SIMON. Certainement! un jour de noce! (Un domestique en livrée, venu après les dames, a donné à M. Dupré son chapeau et sa canne. Tout le monde sort, excepté Simon.

## SCÈNE VII

SIMON seul, peu après VALBERG, ensuite SIDNEY.

SIMON. Les jeunes filles sont toujours curieuses de voir une jolie mariée .. et les hommes donc! Ma foi! c'est un coup d'œil qui regaillardit. Dépêchons-nous pour prendre aussi part de ce plaisir innocent. En allant chercher mes clefs, je verrai si M. Sidney est sorti: je ne le crois pas, car j'ai vu son cheval encore tout à l'heure. Au demeurant, il a la clef de la petite porte du jardin qui donne sur le bois; ainsi, il pourra toujours entrer et sortir. Allons. (Il entre et déjà on a vu un homme d'un certain âge entrer par le jardin, et s'avancer lentement en regardant avec intérêt autour de lui. C'est Valberg.)

VALBERG. Oui... c'est ici.. je reconnais la maison... je suis chez Dupré. En ce cas ce sont eux qui viennent de sortir; la jeune personne que je n'ai fait qu'entrevoir doit être ma nièce, et le jeune homme qui les accompagne est sans doute ce M. Charles dont on m'a parlé... Ah! je me sens tout ému, et si j'écoutais mon cœur... Non, ma défiance est sage... les hommes!.. les hommes!.. je les connais. . Une jeune orpheline... deux cent mille francs de dot, et l'héritage d'un oncle comme moi quatre fois aussi riche... Avant de rien décider, il est bon de savoir si le notaire est un homme de bien, et si M. son fils n'est pas épris de la dot plus que de la demoiselle. (Il s'assied.) Mon pauvre frère aimait beaucoup ces Dupré; moi, je ne les connais pas... c'est une épreuve à faire... Oui, j'exécuterai mon projet... Le hasard me servirait déjà bien, si, pendant qu'ils sont sortis je pouvais interroger quelque valet, jardinier... ces gens-là savent tout... (Il cherche en parlant dans son portefeuille.)

SIMON, tenant des clefs. J'avais raison, il n'est pas sorti, il travaille encore. C'est égal, je... (Il aperçoit l'étranger.) Ah!..

VALBERG, le voyant aussi. Bon, voici quelqu'un. (Il remet tranquillement ses papiers, sans se lever.)

SIMON, à lui-même. C'est un étranger... (S'approchant.) Il vient mal à propos!.. Monsieur, qu'y a-t-il pour votre service? (Valberg le regarde attentivement, puis se lève brusquement.)

VALBERG, se levant. A lui-même. Voilà une honnête physionomie.

SIMON, suivant Valberg. J'ai eu l'honneur de demander à Monsieur ce qu'il y a pour son service?

VALBERG. Qu'êtes-vous dans cette maison, mon ami?

SIMON, se formalisant. Qui, je... (A part.) Son ami!.. (Haut.) A quel propos Monsieur veut-il savoir qui je suis?

VALBERG. Eh, parbleu! pour savoir à qui je parle.

SIMON. Eh mais! Monsieur, je ne vois pas la nécessité de vous dire que je suis le plus ancien serviteur et l'homme de confiance de M. le notaire Dupré.

VALBERG. Ah! vous êtes l'homme de confiance!.. (à part.) C'est justement mon fait.

SIMON, à part. Voilà un singulier personnage. (Haut.) Pardon, Monsieur, il est tard, et...

VALBERG, le retenant. C'est égal, je suis bien aise de causer avec vous.

SIMON. Mais... Monsieur...

VALBERG. Dites-moi d'abord si c'est M. Dupré, sa femme et la jeune Clémence de Valberg que je viens de voir sortir d'ici?

SIMON. Ce sont eux-mêmes...

VALBERG, avec intérêt. La jeune demoiselle m'a paru charmante.

SIMON, avec plaisir. Oh! tout à fait charmante, la bonté, la modestie...

VALBERG. J'ai aussi remarqué un jeune homme avec eux.

SIMON, toujours avec plaisir. Oui... un joli cavalier; c'est le fils de la maison... un charmant sujet! . (Comme par souvenir.) Mais on dirait que Monsieur connaît toute la famille?

VALBERG. A peu près . Ce serait un fort joli couple.

SIMON. Oh! fort joli!

VALBERG. Et sans doute les jeunes gens... Hein?..

SIMON, se laissant aller. Eh! c'est si naturel...

VALBERG, à part. Diable!.. (Ils rient ensemble d'un air de confiance.) Ce mariage est sans doute arrangé par le notaire... c'est un fort bon parti... deux cent mille francs qu'on tient déjà... sont bons à garder... et l'on ne s'embarrasse guère d'un

oncle qui est en Amérique... Vous savez tout cela, vous, monsieur l'homme de confiance?

SIMON. Qu'est-ce que c'est donc, Monsieur? Il me paraît, au contraire, que vous ne connaissez point du tout cette famille, et je vous prie de croire que je ne sais pas un mot de tout ce que vous supposez.

VALBERG. C'est-à-dire que vous ne voulez pas en convenir.

SIMON. Comment, Monsieur! mais c'est encore pis! convenir que M. Dupré est capable de vouloir s'emparer d'une fortune dont il est dépositaire! convenir qu'il abuserait de la confiance de l'oncle de mademoiselle Clémence, parce que cet oncle est un homme soupçonneux!..

VALBERG. Fort bien.

SIMON. D'un esprit de travers!..

VALBERG. A merveille!

SIMON. Qui peut-être viendra contrarier les désirs de toute ma famille!..

VALBERG. Continuez.

SIMON. Et... et... Allons donc, pour qui me prenez-vous, Monsieur? Apprenez que je ne commets point de ces indiscrétions-là...

VALBERG. Mais, ventrebleu!..

SIMON. Et que depuis trente-cinq ans que j'ai su mériter la confiance, l'estime et l'amitié... Oui, Monsieur, l'amitié d'une famille respectable... Jamais...

VALBERG, lui saisissant la main et l'arrêtant tout court. Monsieur l'homme de confiance!

SIMON. Qu'est-ce que c'est?

VALBERG. Il y a trente-cinq ans que vous êtes au service de M. Dupré?

SIMON. Tout autant, Monsieur, et même il y en aura trente-six, vienne la Saint-Martin.

VALBERG. Trente-six ans dans la même maison? Comment vous nommez-vous?

SIMON. Je me nomme Simon.

VALBERG. Eh bien, monsieur Simon, vous devez être un honnête homme et un bon serviteur?

SIMON. Je me fais l'honneur de le croire, Monsieur.

VALBERG. Je vous demande pardon de vous avoir traité avec si peu d'égards.

SIMON. Ah! Monsieur... c'est moi qui... excusez plutôt... Mais vous conviendrez...

VALBERG. Que j'ai eu tort. Tout est dit.

SIMON. Oh!.. je ne me permets pas de dire ça... et je n'ai pas refusé non plus d'apprendre à Monsieur...

VALBERG. Non, non, mon cher Simon, la discrétion est le premier devoir d'un fidèle serviteur, et je me reprocherais toute ma vie d'y avoir fait manquer un honnête homme. (A part.) D'ailleurs il m'en a dit plus qu'il ne pense, et je m'assurerai du reste.

SIMON, à part. J'ai regret de... (Haut.) Monsieur verra sans doute mon maître; si Monsieur voulait me laisser son nom?

VALBERG. Oui... Je ferai mieux... D'après ce que je sais maintenant, j'annoncerai d'abord l'objet de ma visite... Pouvez-vous me procurer ce qu'il faut pour écrire?

SIMON. Ah! certainement! chez un notaire! Si Monsieur veut entrer, il trouvera ce qu'il désire sur le bureau du maître clerc.

VALBERG. Volontiers.

SIMON, à part. La figure de cet étranger me revient singulièrement; il m'a bien jugé. (Il va pour indiquer la porte à Valberg.) Monsieur, c'est... (Dans cet instant, Sidney sort de la maison; il tient un papier.)

SIDNEY, venant à Simon. Monsieur Simon, vous remettrez à M. Dupré ce double que j'avais oublié. Je vais sortir. (Ici Valberg, qui entend une voix étrangère, lève la tête. Sidney se trouve devant lui. Tous les deux se regardent et font en même temps un mouvement brusque de surprise, beaucoup plus marqué dans Sidney.)

VALBERG. Ciel!

SIDNEY. Que vois-je! (Ils s'examinent un moment en silence.)

SIMON, prenant le papier que Sidney continue de lui tendre machinalement. Je le remettrai. (Passant vers l'escalier. — A Valberg.) Monsieur, c'est dans cette salle. (Il indique l'intérieur de la maison.)

VALBERG, à part. C'est inconcevable!..

SIMON, très-étonné. Monsieur...

VALBERG. Je vous suis... Serait-ce lui? Quelle rencontre! (Sidney est demeuré immobile; il semble être pétrifié. Valberg entre avec Simon dans la maison en continuant de regarder Sidney.)

SIDNEY, après un silence, et encore comme attaché à la même place. Je demeure glacé... je sens mes membres couverts de la sueur de la mort!.. Est-ce une illusion? Non, lui-même m'a regardé fixement comme s'il me reconnaissait. Oh! fatalité! rappelons bien mes souvenirs; retraçons-nous le lieu, l'époque, l'instant... M'y voici. On ouvre mon cachot, on me traîne au tribunal, je me vois placé sur le banc des criminels... Le peuple est là, les jurés sont assis devant moi: les voilà... J'examine leurs traits immobiles et sévères pour deviner s'ils vont prononcer la mort. Je les vois encore... je les reconnaîtrai toute ma vie. Cherchons... Le premier... non... le troisième, à droite... oui, il m'interrogea quatre fois! Il se lève... il prend sur le bureau le couteau teint de sang dont je m'étais servi... il me regarde... c'est lui qui était là. Oui, oui, c'est un de mes juges! Grand Dieu! me poursuit-on jusqu'en Europe? m'a-t-on découvert? est-ce le hasard?.. Il revient!.. Fuyons!.. Non, il faut que je m'assure... Observons-le sans être vu. (Simon et Valberg reviennent. Celui-ci tient une lettre qu'il achève de cacheter.)

VALBERG, entrant en scène. Oui, mon cher Simon, cette lettre apprendra à votre maître... (Il s'arrête et se tait en revoyant Sidney qui se cache. — Revenant avec vivacité.) Mon ami, dites-moi, cet homme qui sort d'ici, est-il de la famille ou de la maison de M. Dupré?

SIMON. Il paraît que sa physionomie vous a fait impression: c'est le maître clerc de Monsieur.

VALBERG. Ah! son maître clerc... (A part.) Je me suis trompé. (Haut.) Vous aurez soin, monsieur Simon, de ne remettre cette lettre à votre maître qu'à son retour, quand il pourra s'occuper d'affaires.

SIMON. Soyez tranquille, votre message est en main sûre. (Pendant que Simon parle, Sidney revient sur ses pas sans faire de bruit et se glisse dans le pavillon pour écouter.)

VALBERG. Comment se nomme-t-il, votre maître clerc?

SIDNEY. Il s'informe.

SIMON. Il se nomme Sidney.

VALBERG. Sidney? (A part.) On peut changer de nom.

SIMON. Entre nous, c'est un singulier homme, qui ne me revient pas beaucoup; mais M. Dupré lui porte affection, parce qu'il est malheureux, et surtout étranger.

VALBERG. Il est étranger?

SIMON. Sans doute; son nom l'indique assez.

VALBERG. De quel pays est-il donc?

SIMON. De l'Amérique anglaise.

VALBERG. De?...

SIDNEY. Ce vieillard va me perdre...

VALBERG, à part. Quel rapport! (Haut.) Depuis quand est-il chez M. Dupré?

SIMON. Depuis un an.

VALBERG, à part. Il y a quinze mois... (Haut.) Mais, sans doute on connaît ses parents, ses amis?

SIMON. Non, du tout; c'est toute une histoire.

VALBERG. En vérité!

SIMON. Certainement! Figurez-vous qu'un beau jour, il arriva d'Angleterre avec une lettre de recommandation pour M. de Valberg.

VALBERG. Pour le père de Clémence?

SIMON. Justement!.. Un grand malheur, un incendie avait, dit-il, causé la ruine et la mort de tous ses parents. M. de Valberg n'existait plus. En mémoire de son ami, M. Dupré accueillit l'étranger malheureux. On prit M. Sidney pour faire des écritures; il montra du talent, beaucoup d'assiduité; petit à petit, il conduisit toute l'étude, et, malgré la singularité de son caractère, il finit par obtenir la confiance.

VALBERG. La confiance!

SIMON. Eh bien, vous semble-t-il maintenant que vous le connaissiez?

VALBERG. Qui? cet homme?.. Non.

SIMON. C'est que vous le regardiez d'une manière...

SIMON. Oui, j'avais cru...

SIDNEY. Il paraît douter.

VALBERG, à part. C'est ce misérable!

SIMON. Eh bien, en ce cas, si mon petit service ne vous est plus nécessaire, je vais achever de fermer les portes, et je me hâterai de partir... Ah! si cela vous oblige, je vous mettrai en passant sur le chemin de votre auberge.

VALBERG. Oui, vous m'obligerez.

SIMON. Attendez-moi deux minutes... (A part.) Ah! c'est un charmant homme! il m'a dit des choses... très-flatteuses. (Regardant la lettre.) Nous le connaîtrons bientôt. (Il rentre dans la maison.)

SIDNEY, toujours dans le pavillon. Quel projet forme-t-il?.. Comment le savoir?

VALBERG, seul sur la scène. Quel étrange hasard!.. Oui, c'est bien Mac-Dowel...

SIDNEY. Il me nomme.

VALBERG. C'est bien ce scélérat que le jury de New-York, dont j'étais l'un des membres, a condamné à périr sur l'échafaud! Et cet être exécrable, échappé des mains du bourreau, est ici chez Dupré, auprès de ma nièce!

SIDNEY. Sa nièce!

VALBERG. Que ferais-je?.. Il ne m'est pas permis de laisser un pareil monstre dans la société; que dis-je? chez l'ami, l'intime ami de mon frère!

SIDNEY. C'est Valberg!

VALBERG. Point d'indulgence coupable... Mais prenons garde; si je démasque imprudemment ce scélérat, il s'échappera de nouveau, et le crime est dans sa destinée. Ne parlons de rien ici, et prenons des mesures. Il doit y avoir un magistrat dans ce canton. Je ferai d'abord arrêter le faux Sidney... et plus tard je prouverai...

SIDNEY. Je suis perdu!

SIMON, revenant, prêt à sortir. Me voici maintenant à vos ordres, Monsieur.

VALBERG. Allons!.. Ah! dites-moi, mon cher Simon.

SIMON. Tout ce qu'il vous plaira, Monsieur.

VALBERG. Vous avez un maire, un officier municipal, un magistrat quelconque dans ce village?

SIMON. Oui, certainement! M. de Murville, notre maire, le plus parfait honnête homme...

VALBERG. A merveille! Indique-moi tout de suite sa demeure.

SIDNEY. Grand Dieu! que faire?

SIMON. C'est inutile, vous ne le trouverez pas. Il vient de partir tout à l'heure pour le chef-lieu.

VALBERG. Diable! cela me contrarie. Est-ce loin?

SIMON. Ne prenez pas la peine d'y aller. Il sera de retour avant dix heures du soir.

VALBERG. Cela suffit... Il n'y a nul inconvénient que j'attende jusque-là; d'ailleurs, je ne pourrais m'éloigner... Allez à vos affaires, mon brave Simon; n'oubliez pas ma lettre, et dites à votre maître que je serai de retour dans une couple d'heures.

SIDNEY. Il reviendra.

SIMON. Que n'attendez-vous, Monsieur?

VALBERG. Non... je veux, avant de le voir, qu'il prenne connaissance de ma lettre. (L'heure sonne.)

SIMON. Ah!... entendez-vous?.. Allons vite! Monsieur.

VALBERG. Allons, mon estimable monsieur Simon. (Ils sortent.)

## SCÈNE VIII.

SIDNEY, seul. Je suis reconnu; le danger presse, quel parti prendre?.. Il s'en offre deux : fuir, ou me défendre... Lequel choisir? Puis-je nier que je suis Mac-Dowel?.. Oui, devant des hommes sans autorité; mais devant une enquête judiciaire, où l'on remontera de proche en proche, où l'on suivra mes traces... on découvrira tout .. Non, rejetons ce moyen... Puis-je échapper par la fuite? Je peux sortir de cette maison, quitter le village... mais au delà? . J'ai pu m'échapper de New-York, m'embarquer comme matelot; mais sur cette terre, où règne une surveillance active, on ne fait point un pas sans justifier ses motifs, sans prouver son nom, son état. Si je déchire le passe-port où je suis nommé Sidney, je ne franchirai pas une barrière sans être arrêté; si je le montre, c'est me dénoncer, puisque je serai poursuivi dès demain... Quoi! nul ressource! et ma vie dépend d'un seul homme... d'un seul!.. Si j'implorais sa pitié?.. Non!.. Je suis forcé de jouer ma vie contre sa vie! Il le faut!.. Mais que fais-je?.. j'hésite, je réfléchis... et peut-être il agit contre moi... Imprudent!.. je ne devais pas le perdre de vue!.. Ce qui me rassure, c'est l'absence du magistrat. Courons sur les pas de Valberg, épions toutes ses démarches, et saisissons l'instant! (Bruit éloigné annonçant la noce.) On revient de l'autel; sortons, et ne quittons plus Valberg qu'il n'ait cessé d'être à craindre!.. On rentre par la grille... je sortirai par la petite porte; on me remarquera moins. (Toute la noce revient avec la famille Dupré. Des domestiques rangent des sièges, et disposent tout pour la fête.)

## SCÈNE IX.

M. et MADAME DUPRÉ, CHARLES, CLÉMENCE, SIMON, MARIANNE, TOUTE LA NOCE, DOMESTIQUES, et à la fin SIDNEY.

(A la rentrée générale, madame Dupré tient la main de Clemence, et Dupré vient avec son fils. On voit de l'inquiétude sur les traits des deux jeunes gens. Pendant qu'on se prépare pour la petite fête, Simon s'approche de Dupré.)

SIMON, à Dupré, en lui donnant la lettre de Valberg. Monsieur, c'est une lettre.

DUPRÉ, la prenant. C'est bon, je la lirai.

SIMON. Elle est peut-être pressée; la personne reviendra... c'est un monsieur fort recommandable.

DUPRÉ, ouvre la lettre. Ciel!.. (Il lit des yeux.) je le pressentais!..

SIMON. Mon Dieu!.. Monsieur...

DUPRÉ. Faites chercher tout de suite M. Sidney, qu'il revienne sur-le-champ.

SIMON. Oui, Monsieur.

DUPRÉ. Pauvre Charles! (Il rentre dans la maison, le petit bal commence. A la fin de la fête, Sidney entre avec Simon.)

SIDNEY, très-inquiet. C'est M. Dupré qui me demande?

SIMON. Oui, Monsieur. (Il sort.)

SIDNEY. Pour une affaire?

SIMON. Très-pressée! Il est heureux que j'aie passé devant l'auberge, car je n'aurais pas été vous chercher là!

SIDNEY. Funeste contre-temps!.. je ne puis refuser .. Hâtons-nous, rien n'est découvert... je retournerai sur les pas de Valberg. (Il va pour entrer dans la maison, mais il en est empêché par le marie et la mariee, qui ont été saluer madame Dupre, après avoir dansé.)

GÉROME. Allons! allons, la jeunesse! à vot' tour, et, jarni! en avant le plaisir! (Dans ce moment, M. Dupré revient à la maison d'un air agité; son apparition suspend la danse qui allait recommencer.)

DUPRÉ. Mes amis, je vous demande pardon d'interrompre votre fête; mais une affaire importante... (A sa femme.) Ma chère amie, congédie tout le monde.

MADAME DUPRÉ. Déjà!..

DUPRÉ. Je t'en prie! (Madame Dupré renvoie les mariés et leurs parents, et tous prennent congé d'elle avec des marques de reconnaissance. Charles et Clémence paraissent inquiets et étonnés. Sortie générale — Pendant ce mouvement qui s'exécute au fond, Dupré, sur l'avant-scène, remet à Sidney quelques papiers et lui donne des instructions, à la suite desquelles Sidney entre dans la maison.)

## SCÈNE X.

M. et MADAME DUPRÉ, CHARLES, CLÉMENCE, et, tout à la fin, SIMON et SIDNEY.

(Après la sortie générale, tout le monde se rapproche de Dupré avec inquiétude.)

CHARLES. Mon père, vous paraissez agité!

MADAME DUPRÉ. Mon ami, explique-moi donc la cause du trouble que tu ne peux déguiser?

DUPRÉ. Mes amis, vous savez que Clémence ne nous a été confiée que pour un temps dont le terme était fixé; M. de Valberg, son tuteur, est arrivé.

CHARLES. Ciel!

CLÉMENCE. Ah! maman!

MADAME DUPRÉ. Il est en France?

DUPRÉ. Il est même ici; nous le verrons tout à l'heure; cette lettre...

CHARLES. Une lettre!..

DUPRÉ. Fait connaître en peu de mots ses intentions.

CHARLES. Voudrait-il?.. (Dupré interrompt Charles par un geste, et lui donne en même temps la lettre, en l'invitant du regard à se conduire prudemment.

DUPRÉ, bas à Charles. Sois prudent! (Haut.) Des affaires importantes ne lui permettent de rester avec nous que jusqu'à ce soir.

CLÉMENCE, avec joie. Ah! il me laisse!

DUPRÉ. Des placements de fonds l'obligent à disposer du dépôt qu'il m'a remis.

MADAME DUPRÉ. Tu es prêt à le rendre?..

DUPRÉ. Enfin!..

CHARLES, froissant la lettre qu'il vient de lire avec la plus grande agitation. Le cruel!.. Jamais!..

DUPRÉ. Charles!..

MADAME DUPRÉ. Qu'y a-t-il donc?

CHARLES. Ma mère, demain!.. que dis-je?.. cette nuit même, il veut nous enlever Clémence!

MADAME DUPRÉ. Ma fille!

CLÉMENCE. Dieu!

CHARLES. Et c'est pour disposer de sa main qu'il l'emmène à Paris!

MADAME DUPRÉ. Se peut-il?

CLÉMENCE, lui saisissant la main. Ah! Madame, protégez-moi!

CHARLES. Clémence, rassure-toi; ne crains pas qu'on parvienne à t'arracher à mon amour!

DUPRÉ. Charles!

CHARLES. Mon père! pourriez-vous m'ordonner de sacrifier plus que ma vie?.. Non!.. dussé-je l'exposer mille fois!..

DUPRÉ. Malheureux! quelle menace!..

SIMON, annonçant. Voilà M. de Valberg.

TOUS. Ah! (Sydney sort de la maison à l'instant où on nomme M. de Valberg, et son mouvement annonce qu'il frémit. Il tient un portefeuille vert à la main. Il s'approche aussitôt de Dupré et lui présente ce portefeuille.)

SIDNEY. Voici les deux cent mille francs dans ce portefeuille; j'en ai vérifié le compte.

DUPRÉ, le prenant et le mettant dans sa poche. Fort bien. (Il remonte aussitôt la scène pour aller recevoir Valberg, que Simon amène.)

## SCÈNE XI.

M. et MADAME DUPRÉ, VALBERG, SIDNEY, CHARLES, CLÉMENCE, SIMON et MARIANNE.

(Marianne est entrée par le jardin.)

SIDNEY, à part. Le voilà !... S'il tente de me perdre, je suis décidé à tout !

DUPRÉ. Monsieur de Valberg, ma famille est déjà instruite de vos desseins. La séparation subite que vous nous annoncez cause, il est vrai, quelque trouble dans nos cœurs; mais nous n'en revoyons pas avec moins de satisfaction le frère de celui qui fut notre plus cher ami. (Valberg a observé tout le monde avec défiance.)

VALBERG. Je vous remercie, monsieur Dupré; Madame, je vous présente mon respect. Eh bien, ma nièce?... (Sydney s'éloigne.)

CLÉMENCE, s'avançant pour l'embrasser. Mon oncle...

VALBERG, la serrant dans ses bras. Chère enfant!... que de souvenirs tu réveilles !... (Clémence s'éloigne de lui. A part.) Cet accueil est bien froid. (A Dupré.) Je vous dois de grands remerciements, monsieur Dupré; nous règlerons bientôt, je l'espère, le compte de la reconnaissance. Ce jeune homme est votre fils?

DUPRÉ. Oui, Monsieur.

VALBERG. Je le vois avec plaisir.

CHARLES. Vous, Monsieur?...

DUPRÉ, bas. Mon fils!

VALBERG, à part. Le jeune homme est sincère... (Haut.) Comme j'ai peu d'instants à passer avec vous, permettez qu'avant tout je m'occupe des intérêts de ma pupille; depuis quarante ans, j'ai l'habitude de mener promptement les affaires. Si les fonds que j'ai remis à M. Dupré sont disponibles, ce soir même je les recevrai, et demain nous serons à Paris.

MADAME DUPRÉ, à part. Ciel!

CHARLES, à part. Demain ! (Ce mouvement a été général.)

VALBERG, qui l'a remarqué, et plus sérieusement. Je pense que vous êtes prêt, Monsieur?

MADAME DUPRÉ, à part. Quel procédé !

DUPRÉ. Vous ne pouvez pas en douter, Monsieur. (Lui remettant le portefeuille.) Voilà le dépôt tel que vous l'avez remis dans mes mains. Je voudrais pouvoir vous rendre avec aussi peu de regrets celui que monsieur votre frère voulut bien confier à notre amitié. Si vous voulez prendre la peine de passer dans mon cabinet, nous y terminerons cette affaire : il ne s'agit que d'un simple reçu.

VALBERG. Fort bien.

MADAME DUPRÉ, s'approchant de lui et l'attirant un peu sur l'avant-scène. Est-il bien vrai, Monsieur, que vous enleviez aussi promptement cette enfant que nous sommes accoutumés à regarder comme la nôtre? Nos cœurs étaient loin de s'attendre à ce coup imprévu. Vous voyez nos larmes et les siennes... Ne nous laisserez-vous pas au moins le temps de nous préparer à une séparation si pénible? (Pendant que madame Dupré parlait, les traits de Valberg ont plusieurs fois exprimé la satisfaction et l'attendrissement. Charles, Simon et Marianne se sont réunis auprès de Clémence et de madame Dupré.)

VALBERG, se faisant effort pour se contenir. Nous verrons cela... tout à l'heure.

MADAME DUPRÉ, se sentant piquée. Comme il vous plaira, Monsieur; on s'occupera même à l'instant du départ de votre nièce. (A Clémence.) Pauvre enfant!

VALBERG, à part. Je suis content. (Clémence pleure sur le sein de madame Dupré. Dupré prend son fils à part.)

DUPRÉ. Charles, on a soupçonné la probité de ton père, tu l'as entendu. Je te défends maintenant, par toute mon autorité, de reparaître devant Clémence.

CHARLES, d'un ton résolu. Moi!... (Son père l'interrompt.)

DUPRÉ, revenant à Valberg. Veuillez entrer, Monsieur.

VALBERG, avec satisfaction. Je suis à vos ordres. (Présentant la main à madame Dupré.) Permettez, Madame.

CHARLES, à Clémence. Du courage, Clémence, je te suivrai ! (Dupré se hâte de faire rentrer Clémence dans son appartement et ordonne à son fils de rester.)

SIDNEY. Ne la perdons pas de vue.

CHARLES, bas à Simon qui passe près de lui. Simon, reviens me joindre. (Valberg, madame Dupré, Clémence, Dupré, Marianne, Sidney et Simon rentrent.)

## SCÈNE XII.

CHARLES seul, et peu après SIMON, revenant.

CHARLES. Moi, renoncer à Clémence, trahir notre amour, parce qu'un tuteur ingrat, injuste, veut agir en tyran?... Jamais!.. (Simon revient sur ses pas.) Ma résolution est prise : on la conduit à Paris, eh bien, je la suivrai! Oui, Simon m'aidera. Je serai six heures avant elle au dernier relais. Là, j'attends, je reconnais sa voiture, je tiens un cheval tout prêt, je l'accompagne jusqu'à sa demeure, et bientôt... Mais il me faudrait sur-le-champ... Ah! voilà Simon !...

SIMON. Monsieur?

CHARLES. Écoute. . je mets en toi ma confiance et l'espoir de mon bonheur.

SIMON. En moi!

CHARLES. Cours à la poste, sur la place du village, ordonne qu'une chaise toute attelée soit prête pour dix heures... Paye d'avance. (Il lui donne une bourse.)

SIMON. Comment, Monsieur ! pour qui ?

CHARLES. Pour moi.

SIMON. Vous partez!... sans le dire?...

CHARLES. Je ne t'ordonne rien qui doive être secret; tu pourras l'apprendre à mon père.

SIMON. A la bonne heure! car autrement...

CHARLES. Cours! tu viendras me rendre réponse dans ma chambre; je vais m'y préparer; je serai prêt à partir dès que tu partiras; surtout rentre sans bruit et sans qu'on t'aperçoive.

SIMON. Oui, Monsieur; mais...

CHARLES. Va ! va! je t'attends! (Il rentre dans la maison.)

## SCÈNE XIII.

SIMON, seul. Quelle étrange commission!... Dois-je obéir?... dois-je avertir Monsieur?... L'avertir!... Il est avec M. Valberg. D'ailleurs, M. Charles est incapable de rien faire de mal... Et si ce voyage est nécessaire... si un retard pouvait compromettre... Oh! je ne dois point hésiter; j'ai reçu les ordres de M. Charles... allons, courons!... Ah! je rentrerai par la rue. (Il sort.)

## SCÈNE XIV.

DUPRÉ, VALBERG, venant de la maison, et SIDNEY les suivant et les écoutant. — Il fait nuit.

DUPRÉ. Vous voyez, Monsieur, qu'aucun obstacle ne contrarie vos projets; demain, à l'heure que vous avez fixée, votre nièce sera prête à vous suivre. Quant à présent, puisque vous refusez d'accepter un logement chez moi, j'insiste pour qu'un de mes domestiques vous accompagne. Il ne serait pas prudent de traverser seul, à cette heure, le bois qui sépare cette maison de la commune, surtout ayant sur soi une somme aussi forte que celle que je viens de vous remettre.

VALBERG. C'est juste.

DUPRÉ. Je vais appeler...

VALBERG, le retenant. Un moment... je trouve encore plus sage de laisser cette somme entre les mains d'un homme estimable; non plus à titre de dépôt, mais comme la dot de sa fille.

DUPRÉ. Comment, Monsieur ? je ne comprends pas...

VALBERG. C'est à mon tour à m'expliquer... J'ai dû vous donner de moi une étrange opinion; deux mots encore et vous connaîtrez.

SIDNEY, à part. Écoutons.

VALBERG. Jeté dans le monde, avec toute la candeur et la bonne foi qu'on apporte dans ses débuts, savez-vous ce que j'ai rencontré à chaque pas?... l'égoïsme, la duplicité, la fraude, et souvent pis que cela. J'ai été généreux, et j'ai fait des ingrats; j'ai eu de la confiance, et on m'en a fait repentir; j'ai donné mon amitié, et on m'a trahi. Trompé de toutes parts, je suis devenu défiant; je m'en suis bien trouvé, et j'ai pris la résolution de ne plus accorder mon estime et mon amitié que sur bonne garantie. Commencez-vous à me comprendre, monsieur Dupré?

DUPRÉ. Oui, Monsieur, vous avez douté de ma probité.

VALBERG. J'en ai maintenant la preuve. Je devais m'assurer du bonheur de ma pupille, c'était aussi pour moi un devoir sacré. Ah ! dès ce moment, gardez-la cette aimable enfant, devenez réellement son père. J'ai lu dans vos cœurs... je sais tout : conservez cette somme, à laquelle j'ajouterai, pour présent de noces, tout ce qu'il me plaira... Hésiteriez-vous?

DUPRÉ. Non !... Ah ! vous cicatrisez une blessure mortelle : j'oublie tout, mon plus cher désir est rempli; non que nous ayons jamais songé à la fortune de votre nièce, mais mon fils l'adore au point que je craignais pour ses jours. Permettez-moi de lui annoncer...

VALBERG. Attendez, quand je vous aurai quitté; le bonheur de nos enfants me retiendrait malgré moi, et j'ai à l'instant même une autre affaire qui n'admet point de retard.

SYDNEY, à part. Je le savais.

DUPRÉ. Ah ! vous restez chez moi ?

VALBERG. Dès demain, je vous le demande ; mais pour cette nuit, laissez-moi vous quitter : il me reste à vous rendre un service important.

DUPRÉ. À moi ?

VALBERG. Oui, à vous. J'ai demandé un entretien pour ce soir, à dix heures, au maire de ce village.

SIDNEY. Et je ne l'ai pas su !

DUPRÉ. Le maire est mon ami.

VALBERG. Tant mieux ! Il doit être de retour ; il est temps que je me rende chez lui.

SIDNEY. Il n'ira pas !

DUPRÉ. Eh bien, je vous accompagnerai.

SIDNEY. Je suis perdu.

VALBERG. Non ; j'ai des raisons pour que ma démarche reste secrète... jusqu'à demain.

DUPRÉ. Vous m'étonnez.

VALBERG. Ne me demandez point d'explication, demain tout s'éclaircira, et vous me remercierez.

DUPRÉ. Je cède, mais vous m'inquiétez. Puisque vous ne voulez pas qu'on vous accompagne, du moins, pour traverser le petit bois, prenez des armes.

SIDNEY. Fatale idée !

VALBERG. Des armes !.

DUPRÉ. De grâce, par prudence ; attendez, je suis à vous ! (Il rentre dans la maison.)

SIDNEY. N'importe, le fer est plus sûr.

VALBERG, à lui-même. Ah ! je sens mon cœur satisfait.

SIDNEY, s'approchant un peu. Tout à l'heure il aura des armes .. Si je pouvais à l'instant...

VALBERG. Oui, j'ai rencontré un homme probe, et ma nièce une famille vertueuse.

SIDNEY, gagnant un buisson. Impossible ! (Dupré revient avec des pistolets.)

DUPRÉ. Prenez ; j'espère que vous n'aurez point occasion d'en faire usage, mais je serai plus tranquille.

VALBERG, les prenant. Soit. Demain, je serai votre hôte. A propos, vous avez le portefeuille ?

DUPRÉ. Oui. Ah ! je voudrais pourtant vous en donner un reçu.

VALBERG. Allons donc ! c'est maintenant le bien de votre fille. Allez consoler vos enfants.

DUPRÉ. Digne ami ! (Ils s'embrassent.)

SIDNEY. Allons l'attendre. (Il sort avec précaution.)

DUPRÉ. Je vous conduis seulement jusqu'à la grille. (Ils sortent par le jardin, en suivant les pas de Sidney qui les précède. En même temps Charles et Simon sortent de la maison. Charles est enveloppé dans un manteau d'un vert foncé ou noir.)

## SCÈNE XV.

### CHARLES, SIMON.

CHARLES. Attends... prends garde... laisse-les s'éloigner... Tout est-il prêt ?

SIMON. Oui, Monsieur, la voiture, les chevaux !..

CHARLES. Il suffit. Va, rentre !

SIMON. Mais, Monsieur, vous allez rencontrer votre père ; sortez par la petite porte du bois. Attendez...

CHARLES. Dépêche-toi !

SIMON. Ah ! mon Dieu ! je me souviens, M. Sidney en a la clef. Passez par la rue.

CHARLES. Non, on m'apercevrait. Je vais franchir ce mur... Ne crains rien... Rassure ma tendre mère... Je n'oublierai jamais le service que tu me rends. (Il passe par-dessus la claire-voie.)

SIMON. Ah ! mon Dieu ! il va se blesser !.. Le voilà de l'autre côté ! (On voit passer sur la montagne, d'abord Valberg, et ensuite Sidney qui le suit.)

## SCENE XVI.

### SIMON, seul, et peu après DUPRÉ.

SIMON. Le service que je lui rends, dit-il ; puissé-je ne pas m'en repentir !

DUPRÉ, revenant du jardin. Ah ! je te rencontre à propos, mon ami. Le bonheur et la joie vont rentrer dans ma maison.

SIMON. Comment, Monsieur ?

DUPRÉ. Dis à mon fils de descendre chez moi... Non, plutôt chez sa mère.

SIMON. Que je lui dise... Ah ! mon Dieu ! il est parti, Monsieur.

DUPRÉ. Charles est parti !.. Où est-il allé ?

SIMON. Il va monter en chaise de poste pour Paris ; il sort d'ici.

DUPRÉ. Il sort, dis-tu ? Cours sur ses pas, ramène-le, Clémence est à lui.

SIMON. Mademoiselle Clémence ! Ah ! quel bonheur ! je vole ! (Il sort en courant.)

DUPRÉ. Je redoutais la violence de son caractère ; j'aurais dû... Que dis-je ? je devrais courir moi-même ; il peut douter.. Oui, allons !.. (Deux coups de pistolet se font entendre dans le bois.) Grands dieux ! (Des cris de femmes effrayées retentissent dans la maison.) Des coups de feu dans le bois ! Juste ciel ! c'est Valberg ! (Dupré sort en courant.)

## SCÈNE XVII.

### MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE, MARIANNE, ensuite SIDNEY, CHARLES, DUPRÉ, DOMESTIQUES, GARDES FORESTIERS, PAYSANS.

MARIANNE, accourant la première par le jardin, près de la maison. Madame, Madame, au secours ! on assassine quelqu'un dans le bois !

MADAME DUPRÉ. Mon époux, mon fils, où sont-ils ?

CLÉMENCE. Charles ! Charles !

MARIANNE, montrant. C'est par là qu'on a tiré.

MADAME DUPRÉ ET CLÉMENCE. Courons ! (Toutes les trois se précipitent du côté où l'on a tiré.)

SIDNEY, entrant du côté opposé et seul en scène, mettant les deux mains sur sa poitrine. O douleur ! je suis blessé... Mais il est mort !.. Évitons les regards... Là ! allons mourir. (Il se traîne jusqu'au pavillon, y entre, et tombe sur un siége. Pendant ce mouvement, Charles, dans un grand désordre, sans manteau, ramène sa mère et Clémence, suivies de Marianne et des domestiques. La scène s'éclaire par l'éclat des flambeaux que les domestiques apportent.)

CHARLES. Arrêtez ! n'approchez pas de ce lieu d'horreur ! Oui, M. de Valberg vient d'être assassiné !

TOUS. Assassiné !

MADAME DUPRÉ. Et mon époux ?

MARIANNE. Le v'là ! le v'là !.. (Dupré entre au milieu des gardes-chasse. Il porte sur son bras le manteau de son fils.)

MARIANNE, avec un cri d'effroi. Ah ! on l'amène !

MADAME DUPRÉ. Que vois-je !.. mon ami !..

CHARLES. Mon père !.. (Dupré s'avance d'un air morne ; les quatre gardes restent derrière lui.) Où est M. de Valberg ?

DUPRÉ, jetant le manteau aux pieds de son fils. Il est encore où son assassin l'a frappé.

---

## ACTE DEUXIÈME.

Une salle au rez-de-chaussée qui sert d'étude au notaire : le fond vitré laisse voir le jardin ; à droite et à gauche, deux portes en face l'une de l'autre ; vers le fond, un peu à gauche du spectateur, un grand bureau couvert de cartons, de papiers, etc. A droite, entre la porte latérale et l'avant-scène, une petite table ronde, un fauteuil de bureau et d'autres siéges. — Le cabinet de M. Dupré est à droite du spectateur.

---

## SCÈNE PREMIÈRE.

### SIDNEY, seul.

(Sidney est assis, une main appuyée sur le bras de son fauteuil et l'autre posée sur sa poitrine, comme un homme qui souffre. Il a changé de costume.)

SIDNEY. Quelle horrible douleur !.. qu'il me faut de courage pour l'endurer en silence !.. Il me semble pourtant qu'elle s'apaise un peu... le sang ne coule plus... Allons, je serai maître de moi. Le jour commence à paraître, et personne encore n'est rentré ! Dupré, sa famille et ses domestiques ont passé la nuit chez le magistrat qui les a fait mander... Je ne dois pas en être surpris ; Valberg était leur ami, il n'était connu que d'eux dans ce village, et il sortait de cette maison... Ils pouvaient seuls donner des renseignements qui n'expliqueront rien. Qu'il est heureux qu'on m'ait cru absent ! l'état horrible où j'étais aurait tout révélé !.. (Il se lève.) Ai-je bien fait disparaître tout ce qui pouvait m'accuser ? N'ai-je rien oublié ?.. Demeuré seul, et dans les ténèbres, je suis sorti du pavillon, j'ai pu atteindre ma chambre ; là, sans laisser échapper un seul gémissement, j'ai arraché moi-même la balle de ma poitrine, j'ai comprimé ma plaie, j'ai brûlé mes vêtements déchirés par le plomb et le linge empreint de sang... Deux fois j'ai visité la trace de mes pas, aucun vestige n'est resté ; tout a disparu, tout... excepté le fer que ma propre douleur m'a fait abandonner. On le trouvera, ce couteau, mais quel indice en pourra-t-on tirer ?.. Cette circonstance me trouble... Quant à la douleur que j'endure, je sau-

rai la dévorer, dussé-je en mourir, je ne demanderai nul secours, et j'irai, s'il le faut, expirer seul au fond des bois. Non, jamais on n'aura mon secret! (Il retombe sur son siége.)

## SCÈNE II.

### SIDNEY, MARIANNE.

MARIANNE, accourant. Monsieur Sidney! monsieur Sidney!.. v'là... Ah! mon Dieu! comme vous êtes pâle!

SIDNEY. Pâle!.. oui, l'accident de cette nuit m'a beaucoup affecté.

MARIANNE. Ah! Seigneur, c'est bien fait pour ça!.. mais v'là M. Simon qui r'vient d' cheux le magistrat; y va sûrement nous apprendre des nouvelles. (Courant le recevoir.) V'nez vite, v'nez donc vite, mon bon monsieur Simon! (Simon entre, Marianne le débarrasse de son chapeau et de sa canne.)

## SCÈNE III.

### SIDNEY, SIMON, MARIANNE.

(Simon, apercevant Sidney, fait un mouvement d'humeur, puis ensuite le regarde attentivement.)

MARIANNE. Eh ben, a-t-on trouvé l'assassin? Oh! ça, d'abord, c'est que je mettrais ma main au feu que ce n'est personne du village... Répondez donc, monsieur Simon: qui qu'on accuse? Dame! qu'on l' dise, et, jarni! qu'on l' pende!

SIMON, regardant toujours Sidney. On n'accuse encore personne. (Sidney fait un soupir.)

MARIANNE, se tournant vers lui. Hein?.. Ah! on dirait que vous vous trouvez mieux, monsieur Sidney?

SIMON. Monsieur a donc été indisposé?

MARIANNE. Oui, c'est d' chagrin. Ah çà! tout est donc fini?

SIMON. Non, bien loin de là, on fait de grandes recherches: j'ai vu venir des gardes de tous les villages voisins; on a mandé aussi des soldats qui arriveront dans la journée, et on a envoyé du monde sur toutes les routes, dans l'espoir de rencontrer le coupable. Dieu le veuille!

MARIANNE. Oh! oui, ça! Monsieur Simon, pour mon compte, j' promets d' brûler une fière chandelle si on l' trouve! Ah çà, mais, pour lors, quoi qu'on fait d' nos maîtes cheux l' magistrat?

SIMON. Voilà ce qui m'étonne; mais on m'a dit qu'ils allaient rentrer tout à l'heure. Ma chère Marianne, allez préparer l'appartement de Madame.

MARIANNE. Oui, et l' déjeuner aussi, monsieur Simon... D'autant... (Elle se tourne vers Sidney.) C'est drôle!.. il a ben certainement comme queuqu' chose, ce M. Sidney. (Elle s'éloigne pour sortir.)

SIMON, à part, regardant Sidney. Quel regard!.. quelle physionomie!.. Je ne parviendrai jamais à chasser cette idée...

MARIANNE, revenant du fond. Eh, Seigneur!.. Monsieur Simon, monsieur Simon! v'là ben autre chose, M. de Murville qui vient lui-même ici.

SIMON. Seul?

MARIANNE. Ah ben oui, seul! avec des gardes; tout l' village le suit d' loin.

SIMON. Et Monsieur? Madame?

MARIANNE. Y n' sont pas avec. (On sonne.) Tenez, v'là qui sonne.

SIMON. Ciel!.. (Il regarde Sidney.)

SIDNEY, à part. Cela me regarde, sans doute... (Haut.) Ne faites point attendre le magistrat.

MARIANNE. Certainement; vite donc, monsieur Simon. (Simon sort pour aller ouvrir, Marianne le suit et reste au fond du théâtre.)

SIDNEY, seul en scène. Quel motif peut amener M. de Murville? Des soupçons, peut-être. Que dois-je faire? L'innocent resteroit... je reste. (Simon revient avec M. de Murville, suivi d'un secrétaire et de deux fusiliers.)

## SCÈNE IV.

### MURVILLE, SIDNEY, MARIANNE, SIMON, LE SECRÉTAIRE, DEUX SOLDATS.

SIMON. Je puis vous assurer que c'est la vérité; tenez! (Montrant Sidney.) Le voilà.

SIDNEY. Il s'agit de moi?

MURVILLE, regardant Sidney. On m'avait donc trompé? (A Sidney.) J'ai à vous parler, Monsieur, attendez. (Au secrétaire.) Exécutez les ordres que je vous ai donnés. Monsieur Simon, accompagnez mon secrétaire. (Il désigne le cabinet.)

SIMON. Que doit-il faire, Monsieur?

MURVILLE. L'examen des papiers de votre maître. (A Sidney.) Vous ne vous opposerez pas, Monsieur, à ce que la même formalité s'exécute chez vous.

SIDNEY. Non, Monsieur, on peut entrer chez moi, tout est ouvert.

MARIANNE. Eh ben, mon Dieu! qu'est-ce que tout ça veut dire?

MURVILLE. Vous, Mademoiselle...

MARIANNE. Moi aussi, monsieur l' maire?

MURVILLE. Allez rejoindre votre maîtresse, elle peut avoir besoin de votre service. Vous ne tarderez pas à la ramener ici.

MARIANNE. Ah! tant mieux! mais mon déjeuner...

SIMON. Allez, Marianne. (Marianne sort d'un air inquiet. Le secrétaire et Simon passent dans le cabinet de Dupré.)

## SCÈNE V.

### MURVILLE, SIDNEY.

MURVILLE. Monsieur, vous êtes le seul de tous ceux qui composent la maison Dupré qui ne se soit pas rendu cette nuit chez moi, sur mon invitation; on vous a cherché, vous n'étiez point chez vous.

SIDNEY. J'étais sorti pour me promener, selon mon habitude.

MURVILLE. A dix heures du soir?

SIDNEY. Je rentre souvent plus tard.

MURVILLE. A quelle heure êtes-vous donc rentré?

SIDNEY. Vers onze heures.

MURVILLE. Personne n'a pu vous ouvrir.

SIDNEY. J'ai une clef de la maison. Croyant tout le monde livré au sommeil, je me suis retiré sans bruit, et ce n'est qu'à trois heures du matin, lorsque Simon ramenait Marianne, que j'ai appris l'événement de la soirée.

MURVILLE. Où étiez-vous donc, à dix heures?

SIDNEY. Sur le bord de l'étang.

MURVILLE. S'y trouvait-il quelqu'un avec vous?

SIDNEY. Je n'ai vu personne.

MURVILLE, avec doute. Ainsi vous ne savez rien... (Il examine des papiers.) Vous pourrez peut-être me donner d'autre renseignement. Hier, quand M. de Valberg est venu la première fois chez M. Dupré, à qui s'est-il adressé?

SIDNEY. A Simon.

MURVILLE. L'avez-vous vu?

SIDNEY. Oui.

MURVILLE. Avez-vous connaissance de la lettre qu'il a écrite à M. Dupré? Savez-vous ce qu'elle contient?

SIDNEY. Oui; il redemandait, dans cette lettre, un dépôt de deux cent mille francs.

MURVILLE. Précisément. La restitution immédiate d'une somme aussi forte a dû causer quelque embarras à M. Dupré?

SIDNEY. Non, Monsieur, le dépôt était demeuré intact entre ses mains.

MURVILLE. Comment le savez-vous?

SIDNEY. J'en ai fait moi-même la vérification.

MURVILLE. En quelles valeurs consistait ce dépôt?

SIDNEY. En deux cents billets de mille francs, renfermés dans un portefeuille.

MURVILLE, lui montrant un portefeuille. Est-ce celui-ci?

SIDNEY, après l'avoir examiné. Oui.

MURVILLE. Qu'est devenu ce portefeuille après que vous en avez eu vérifié le contenu?

SIDNEY. Il a été remis à l'instant par M. Dupré à M. de Valberg.

MURVILLE. En êtes-vous certain?

SIDNEY. Je l'ai vu.

MURVILLE. Vous avez vu M. de Valberg le recevoir?

SIDNEY. Oui, Monsieur, le recevoir: la preuve en est consignée dans la quittance que vous trouverez.

MURVILLE, à part. Grand Dieu! quelle accablante déposition! et c'est contre un ami... Je puis à peine achever... Ah! jamais le devoir de magistrat ne fut aussi pénible!

SIDNEY, à part. Quelle importance attache-t-il à cette circonstance?

MURVILLE, revenant à Sidney. Monsieur Sidney, après l'assassinat de M. de Valberg, commis près de cette maison, savez-vous sur qui ce portefeuille s'est retrouvé?

SIDNEY, à part. Grand Dieu!.. je dois l'ignorer...

MURVILLE. Eh bien?

SIDNEY. Non, Monsieur.

MURVILLE. Encore un mot: il existait un projet d'union entre Charles et mademoiselle de Valberg; cette somme, mise en dépôt, devait être la dot de la jeune personne. Vous devez aussi le savoir?

SIDNEY. Je l'ai ouï dire.

MURVILLE. Il suffit. (*A part.*) La soif de l'or a-t-elle pu faire un assassin du vertueux Dupré ; tout semble l'attester... mais mon cœur se refuse à le croire. (*Des voix dans le fond.*) V'là M. Dupré, v'là M. Dupré.

MURVILLE. *Simon sort de son cabinet et court au-devant de son maître.* On ramène ici M. Dupré et sa famille. Je rejoins un moment mon secrétaire ; ne vous éloignez pas, votre présence sera nécessaire.

SIDNEY. Je resterai. (*Murville entre dans le cabinet de Dupré.*)

## SCÈNE VI.

SIDNEY, *seul.* Quoi, c'est Dupré qu'on soupçonne, et moi... Ciel ! je crois sentir couler mon sang... il me semble que l'appareil se dérange. . (*Il entr'ouvre en tremblant ses vêtements et regarde.*) Non... ce n'est que l'effet de la douleur... (*Dupré et sa famille paraissent amenés par des gardes. — On a ouvert les portes du fond.*)

## SCÈNE VII.

M. et MADAME DUPRÉ, CHARLES, CLÉMENCE, SIDNEY, SIMON, MARIANNE, GARDES FORESTIERS, VILLAGEOIS.

(*Aussitôt que Simon, qui est sorti du cabinet, est arrivé au fond de l'étude, Marianne, qui entre la première, le rencontre, le ramène, et lui indique de préparer un siége. Marianne est en pleurs, et dans le plus grand trouble. Simon place un siége. Ensuite tous les deux remontent le théâtre. — Alors Dupré, sa femme, son fils et Clémence entrent ; ils sont abattus et dans une profonde affliction. Dupré paraît surtout plongé dans un morne désespoir. — Dès qu'ils sont entrés, madame Dupré quitte son mari, et, accablée de lassitude, elle vient s'asseoir à la gauche du spectateur. Dupré s'avance vers l'avant-scène, et reste debout, le regard fixe et l'esprit absorbé. — Aussitôt que madame Dupré est assise, Charles et Clémence, qui la voient fondre en larmes, courent à elle ; madame Dupré les prend dans ses bras et les presse sur son cœur. Sidney est à l'extrême droite.*)

MADAME DUPRÉ, *embrassant les deux enfants.* Ah ! mes chers enfants, que de chagrins, que de tourments depuis hier !.. Sans votre tendresse j'y succomberais ; et toujours environnés de témoins, de soldats ! Ce qui m'accable le plus, c'est la douleur de mon époux. (*Charles et Clémence vont aussitôt à Dupré. Clémence passe à sa droite, Charles est à sa gauche. Dupré, qui s'est tourné vers Clémence, l'embrasse en la pressant sur son sein. Charles, qu'il ne voit pas encore, cherche la main de son père,*

DUPRÉ, *embrassant Clémence.* Pauvre enfant ! (*Il se retourne, voit Charles, et le repousse en frémissant. — Charles, consterné, recule deux pas. — Dupré alors se trouve plus près de Sidney, et se tourne vers lui.*

DUPRÉ, *à Sidney.* Sidney, je dois croire à votre reconnaissance ; bientôt, peut-être, j'aurai un grand service à réclamer de votre attachement. Puis-je compter sur vous ?

SIDNEY. Oui, Monsieur.

CHARLES. Mais, mon père...

DUPRÉ, *le repoussant de nouveau.* Laisse-moi.

CHARLES. Encore ! (*Ce mouvement a été si marqué que madame Dupré se lève, et s'approche précipitamment de son mari.*)

MADAME DUPRÉ. Mon ami, que fais-tu ? C'est Charles, c'est ton fils.

CHARLES. Mon père, qu'ai-je donc fait ?

DUPRÉ. Ce n'est pas l'instant de m'interroger... ne voit-on pas le chagrin que j'éprouve... j'ai besoin d'un peu de repos... Je désire qu'on s'éloigne... Je voudrais rester...

MADAME DUPRÉ, *vivement.* Seul ?

DUPRÉ. Avec mon épouse... et ma fille.

MADAME DUPRÉ. Et ton fils ?.

DUPRÉ. Accordez-moi ce que je souhaite. Trop de témoins me fatiguent... (*D'un ton sévère.*) Charles se retirera dans sa chambre. Je le veux. (*Étonnement général.*)

CHARLES. J'obéis, mon père ; je m'éloigne de vous puisque vous l'exigez ; mais rien au monde que votre ordre n'aurait pu m'y contraindre dans un pareil moment... Ah ! ma mère ; et vous, Clémence, priez mon père de ne me point retirer sa tendresse. (*Dupré reste immobile, comme s'il n'entendait pas. Madame Dupré et Clémence reconduisent Charles, qui sort par la porte à gauche. — Sidney s'éloigne lentement par le fond.*

SIMON, *toujours occupé de Sidney, et s'approchant de Dupré pendant la sortie. — A part.*) Non, cela n'est pas naturel... (*A Dupré.*) Monsieur, je voudrais vous parler.

DUPRÉ, *d'un air sombre.* Plus tard. (*Simon n'ose insister.*)

SIMON, *à part.* C'est égal, je le suivrai. (*Il sort vite sur les pas de Sidney.*)

## SCÈNE VIII.

M. et MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE, GARDES FORESTIERS, *derrière le vitrage.*

(*Madame Dupré et Clémence, en redescendant la scène, remarquent avec inquiétude les gardes qui se promènent au fond.*)

MADAME DUPRÉ. Mon ami, daigneras-tu m'expliquer ce qui se passe autour de nous ? Depuis hier, tout ce que je vois, tout ce que j'entends me semble incompréhensible. On interroge nos domestiques, on nous accable de questions, on semble observer jusqu'à nos moindres mouvements... Toi-même, tu m'étonnes : ta tristesse porte un autre caractère que la douleur que devait seulement te causer la perte d'un ami... Enfin, ta conduite avec ton fils est encore un mystère... Tu ne me réponds pas !.. Regarde, mon ami, on veille autour de nous... ne sommes-nous donc plus libres ?

DUPRÉ. Rien ne menace ta liberté, du moins je l'espère... Quant à la mienne...

MADAME DUPRÉ. La tienne ?

DUPRÉ. Le ciel nous retire sa protection... chère compagne !.. (*Il paraît céder à sa douleur.*)

MADAME DUPRÉ. Tu me fais trembler !.. tes larmes...

DUPRÉ. Je ne voulais pas déchirer ton cœur... il faut pourtant te prévenir... Il ne serait pas impossible qu'on crût devoir m'arrêter.

MADAME DUPRÉ. Toi !

CLÉMENCE. Vous !

MADAME DUPRÉ. Et pourquoi ?

DUPRÉ. Des devoirs que la justice doit remplir... J'étais dépositaire. . c'est chez moi que le meurtre...

MADAME DUPRÉ. Quelle horrible pensée ! Oh ! non, je t'ai mal compris !

CLÉMENCE, *qui tient sa main.* Mon père ! comme vous tremblez !

MADAME DUPRÉ. Tu pâlis !.. Oh ! ciel !.. ce meurtre peut donc retomber sur quelqu'un qui nous est cher ?.. tu frémis ?.. tu connais l'assassin ?

DUPRÉ, *avec l'abandon du désespoir.* Oui !

CLÉMENCE, *avec effroi.* Ah !

MADAME DUPRÉ. Et tu ne le nommes pas !

DUPRÉ, *étouffé par des sanglots.* Ah ! jamais ! chère épouse, et toi... Pressez-vous sur mon cœur déchiré par toutes les tortures... Vous ne pourrez jamais comprendre ce qu'il souffre !

MADAME DUPRÉ. Au nom du ciel !.. (*Bruit venant du cabinet dont la porte s'ouvre.*)

DUPRÉ, *se dégageant de leurs bras.* On vient !.. du calme, de la résignation ; vous allez peut-être m'entendre accuser.

MADAME DUPRÉ. Toi !..

CLÉMENCE. Mon père !

DUPRÉ. Silence !.. du courage !.. (*Des domestiques sortent du cabinet de Dupré, traversent le théâtre, et vont porter l'ordre de faire entrer Sidney et Charles. Aussitôt arrivent d'un côté Murville et son secrétaire, qui déposent des papiers et des registres sur la petite table ronde ; de l'autre côté vient Charles. Sidney rentre par le fond avec Simon, et Marianne le suit d'un peu loin. Un domestique apporte le manteau de Charles. On laisse les portes ouvertes. Les gardes sont rangés en haie derrière le vitrage.*)

## SCÈNE IX.

M. et MADAME DUPRÉ, MURVILLE, SIDNEY, CHARLES, CLÉMENCE, SIMON, MARIANNE, LE SECRÉTAIRE, LES GARDES.

DUPRÉ, *allant au-devant de Murville et s'arrêtant tout à coup en voyant ses papiers et ses registres.* Eh bien ! mon ami... que vois-je ! mes papiers...

CHARLES, *qui s'est avancé.* De quel droit, Monsieur..

DUPRÉ, *à son fils.* Encore vous !

MURVILLE. C'est par mon ordre qu'il est ici.

DUPRÉ, *le faisant passer à droite.* Éloignez-vous de ses regards ; demeurez là et gardez le silence. (*Charles obéit avec étonnement. Madame Dupré suit du regard tous les mouvements du magistrat. — Position des personnages : A l'extrême gauche du spectateur, Charles ; au-dessus de lui, plus vers le milieu, Clémence, madame Dupré et son mari ; un peu plus haut, au milieu, Murville ; près du guéridon, le secrétaire ; à l'extrême droite, fort en avant, Sidney ; vers le fond, un peu à gauche, Simon et Marianne.*)

MURVILLE. Monsieur Dupré, hier, à midi, M. de Valberg s'est présenté chez vous ; il venait d'arriver. Il vous a d'abord écrit la lettre que voilà, pour vous redemander deux cent mille francs qu'il vous avait laissés en dépôt ; le soir il est revenu pour toucher cette somme ; vous-même, en présence de votre famille, de vos gens et de M. Sidney, vous la lui avez remise dans ce portefeuille, et M. de Valberg vous en a donné quittance : la voici. Tous ces faits sont prouvés. Déjà la nuit était venue ; dix heures sonnent, M. de Valberg se retire accompagné de vous seul. A peine a-t-il passé la porte de votre mai-

son qu'il est assassiné, et l'on vous trouve, toujours seul, auprès de son corps sanglant.

MADAME DUPRÉ. Grand Dieu! quelle accusation osez-vous porter?

CHARLES. Achevez, Monsieur; il faut connaître toute votre pensée pour oser la comprendre.

MURVILLE. Des circonstances aussi frappantes suffiraient à peine à mes propres yeux, contre un homme éprouvé par quarante années de vertu; mais, écoutez : ce portefeuille, ce dépôt, vous l'aviez remis à Valberg?

DUPRÉ. Oui.

MURVILLE. Et cependant, à l'instant même où l'assassinat fut consommé, il s'est retrouvé sur vous?

CHARLES. Mon père!..

MADAME DUPRÉ. Tu l'avais?

DUPRÉ. Oui.

MURVILLE. Ce n'est pas tout encore. Des témoins accourent; on trouve les deux pistolets qu'on vient de tirer, ce sont les vôtres; on voit dans vos mains le fer à peine retiré du sein de la victime, et ce fer vous appartient.. Pouvez-vous expliquer ces funestes circonstances?

DUPRÉ. Je ne le puis.

MURVILLE. Ainsi vous avouez?

MADAME DUPRÉ. Arrêtez!... Non, Monsieur, mon mari n'avoue pas ces horreurs.

CHARLES, hors de lui-même. Vous osez l'accuser?... Ah!... (Il fait un geste menaçant, sa mère et Clemence se jettent au-devant de lui pour le retenir.)

MADAME DUPRÉ ET CLEMENCE. Charles!... Mon fils!

MURVILLE, avec douceur et tristesse. Ce n'est pas moi qui l'accuse. Le ciel voit mon cœur. Monsieur Dupré, je ne puis me persuader que vous soyez coupable. Vous voyez tout ce qui parle contre vous; n'avez-vous donc rien à répondre?

MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE, CHARLES, SIMON ET MARIANNE, entourant et priant Dupré. Mon ami!.. Mon père!.. Monsieur!...

DUPRÉ, avec une morne résignation. Le ciel aussi lit dans mon cœur... c'est tout ce que je puis répondre.

MADAME DUPRÉ. Quel mystère!...

MURVILLE. Quand on vous arrêta, vous teniez ce manteau. (Dupré fait un mouvement d'effroi en regardant son fils.)

CHARLES. C'est le mien, Monsieur.

MURVILLE. Le vôtre!

DUPRÉ, à part. Il va se perdre!

CHARLES. Je ne vous ai rien caché. J'allais partir, et je traversais le bois lorsque l'explosion des armes m'a révélé l'horrible scène; empressé d'obtenir du secours, j'ai jeté mon manteau, et je me suis précipité vers la maison.

MADAME DUPRÉ. C'est la vérité; il nous l'a dit.

SIMON, timidement. Je puis aussi l'attester. (Voulant indiquer Sidney qui, dans ce moment, se détourne et paraît souffrir.) Mais, Monsieur...

MURVILLE, l'interrompant. Laissez répondre votre maître. Dupré, comment ce manteau est-il venu dans vos mains?

DUPRÉ, après avoir regardé son fils. Je l'ai trouvé.

SIDNEY, à part; il paraît près de s'évanouir; Clemence le fait remarquer à Charles.) Que de périls j'ai courus!

MURVILLE. Il me reste à vous faire connaître une circonstance qui, malheureusement, n'est pas moins aggravante. M. de Valberg ne connaissait que vous seul dans ce canton. (Simon écoute.) Eh bien! apprenez qu'il éprouvait des craintes, et qu'avant de se rendre chez vous pour réclamer une somme considérable, il avait déjà songé à prendre des précautions.

DUPRÉ, revenant à lui. C'est impossible!

SIMON, s'avançant de nouveau. Permettez... (Murville lui impose encore le silence.)

MURVILLE. J'en tiens la preuve. C'est à regret que je la fais connaître; mais il le faut... M. de Valberg m'avait écrit.

M. ET MADAME DUPRÉ. A vous?

SIDNEY, à part. Il est vrai!.. Qu'a-t-il dit?

MURVILLE, haut. Voici sa lettre. « Monsieur...

SIDNEY, à part. Ecoutons.

MURVILLE. « Il existe dans ce village un assassin; j'ai besoin de vous pour vous le faire connaître; veuillez, je vous prie, me garder le secret et me recevoir à dix heures. » (Parlant.) Reconnaissez vous-même l'écriture.

SIMON, à part. Quelle idée!... si j'osais... (Il observe Sidney.)

SIDNEY, à part. Un mot de plus, j'étais perdu!

MADAME DUPRÉ, dans le plus grand étonnement. C'est sa main et sa signature... Mon ami, comprends-tu?

DUPRÉ, avec indifférence. Je me souviens qu'il devait vous voir.

MURVILLE. Et vous n'expliquez rien!

MADAME DUPRÉ. Mais, Monsieur, ce billet exige d'autres recherches, il ne peut nous concerner.

SIMON. Pardon, monsieur le magistrat, ne serait-il pas possible que M. de Valberg eût rencontré, par hasard, quelqu'un qu'il aurait pu reconnaître?

MURVILLE. Je n'ai rien négligé pour m'en assurer; voilà aussi tous les papiers de M. de Valberg, et je n'y ai trouvé d'étranger à M. Dupré et à sa nièce qu'une note, jetée comme par hasard sur des tablettes. Voici cette note, qui ne m'offre aucune lumière. (Il lit.) « Le 13 octobre 1822, le nommé Mac-Dowel, assassin, condamné par le jury de New-York, s'échappa de sa prison : j'étais un des jurés. » C'est tout. En pouvez-vous tirer quelque indice?

MADAME DUPRÉ. Mac-Dowel...

CHARLES. Mac-Dowel...

MADAME DUPRÉ. Ce nom est étranger...

MURVILLE. Oui; je crois seulement me souvenir...

SIDNEY, à part. Ciel!

MURVILLE. D'avoir lu dans quelques papiers qu'un criminel de ce nom avait été condamné en Amérique.

SIMON, s'avançant. En Amérique!... Monsieur le magistrat, c'est le pays de M. Sidney; il aura peut-être entendu parler de ce Mac-Dowel? (Tout le monde regarde Sidney.)

MURVILLE. Ce nom vous est-il connu?

SIDNEY. Non... je n'en ai point souvenir... J'avais déjà quitté les États-Unis, mes papiers en font foi... (Murville remet les papiers sur la table.)

SIMON, à part. Je verrai cela sur son passe-port.

MURVILLE. J'ai fait tout ce que l'équité m'ordonnait. Il faut enfin que j'impose à mon cœur pour achever ma pénible tâche. L'assassinat de M. de Valberg est avéré, et les plus terribles présomptions s'accumulent sur vous; Dupré, je vous en conjure, si vous pouvez vous justifier...

MADAME DUPRÉ. Attendez!... Oui, Monsieur, oui, mon mari peut se justifier. Dans mon trouble, dans l'effroi que j'éprouve encore, j'avais oublié... Oui, tout à l'heure, en présence de ma fille, il m'a dit qu'il connaissait l'assassin.

DUPRÉ. Que fais-tu?

CLÉMENCE. Oui, oui, Monsieur, vous l'avez dit!

CHARLES. Se peut-il?

TOUT LE MONDE, excepté Sidney. Parlez! parlez!

MURVILLE. Ce n'est pas comme magistrat, c'est comme ami qu'en ce moment je vous supplie de nommer le coupable! l'aveu fait par Madame doit vous absoudre ou vous perdre. Voyez votre épouse, vos enfants au désespoir.. Mon ami... je veux encore vous donner ce titre, parlez, nommez le meurtrier...

DUPRÉ. Ah! faites cesser mon supplice!...

MADAME DUPRÉ. Quoi!... tu nous vois mourir, et tu gardes un silence inexplicable? Oh! mon ami, tu n'es pas criminel, ton cœur et tes mains sont purs. Au nom du ciel, un mot, un seul mot qui te justifie!

DUPRÉ. Chère épouse!.. il m'est impossible de me justifier. (Un silence d'étonnement et de consternation.)

MURVILLE. Je suis forcé de vous faire arrêter. Plaignez-moi, Madame, d'être contraint à remplir un si pénible devoir. (A Dupré.) Vous serez gardé chez vous. Dans une heure je vous remettrai moi-même une copie de vos interrogatoires, et demain vous serez conduit à Paris. Mademoiselle, désirez-vous changer d'asile?

CLÉMENCE. Non, Monsieur; mon père est innocent. (Elle se jette dans les bras de Dupré.)

DUPRÉ, pendant que tout le monde pleure ou est consterné, à Murville. Monsieur, la situation où je me trouve exige que je mette quelque ordre dans mes affaires. Veuillez avoir la bonté de faire éloigner tout le monde, excepté M. Sidney.

SIDNEY, à part. Moi!

MURVILLE. Que tout le monde se retire. (A Sidney.) Vous, Monsieur, demeurez.

CLÉMENCE. Quoi!...

CHARLES. Mon père!...

MADAME DUPRÉ, à Murville. Vous voulez?...

MURVILLE. C'est votre époux qui le désire. (Tout le monde s'empresse autour de lui.)

DUPRÉ, à sa femme et à Clémence. Je vous en prie... (A Charles.) Allez! (Tout le monde se retire dans la consternation, Charles par la porte à gauche et tous les autres par le fond.)

## SCÈNE X.

DUPRÉ, SIDNEY, LES SENTINELLES, au fond, derrière le vitrage.

DUPRÉ. Ah! je respire, il n'est plus sous mes yeux.

SIDNEY, à part. Que me veut-il?.. Demeurons calme, et cachons surtout mes souffrances. (Il appuie sa main sur sa poitrine.)

DUPRÉ, à part. Ma résolution est prise; il partira.. En sacrifiant ma vie, du moins je le sauverai. (Haut, à Sidney.) Vous m'avez promis votre secours, M. Sidney, et je n'hésite point à vous confier mes plus chers intérêts.

SIDNEY. Expliquez-vous.

DUPRÉ. Je sais le sort qui m'attend.

SIDNEY, avec défiance. N'avez-vous en effet aucun moyen de détourner l'accusation ?

DUPRÉ. Il n'en existerait qu'un, ce serait de nommer le coupable.

SIDNEY. Eh bien?

DUPRÉ, après un silence, et levant les yeux au ciel. Je périrai.

SIDNEY, à part. Il ne le connaît pas.

DUPRÉ. Si ma femme survit à ce coup terrible, elle se retirera dans sa famille; vous l'en prierez de ma part. Il ne m'est plus permis de décider du sort de Clémence. Quant à mon fils... (Il s'arrête abîmé de douleur.)

SIDNEY. Il suivra sa mère ?

DUPRÉ, avec force. Non ! (Sidney le regarde avec étonnement. Dupré change de ton.) Voici des titres. . (Il lui remet des lettres de change.) à l'aide desquels vous pouvez réaliser sur-le-champ trente mille francs; mon acquit est sur chacun. Hâtez-vous de réunir ces fonds, conservez-les sur vous, et tenez-les à toute heure à ma disposition, pour les remettre à celui que je vous indiquerai quand il en sera temps.

SIDNEY, ayant pris les valeurs. Je vais vous faire un reçu.

DUPRÉ. Arrêtez.. tout doit être secret.

SIDNEY. Espérez-vous échapper?... Parlez-moi sans crainte; je vous servirai de tout mon pouvoir.

DUPRÉ. Non ! Je ne supporterai pas ensemble le déshonneur et la vie.

SIDNEY. Je ne puis vous comprendre; mais je remplirai vos intentions.

DUPRÉ. Hâtez-vous !... du secret !... Cette nuit je disposerai de ces fonds. Je ne vous parle point de ma reconnaissance, vous l'éprouverez bientôt.

SIDNEY. Je n'accepterai rien. Avant la nuit, cette somme sera prête. (A part. Puissé-je le deviner et l'aider à fuir l'échafaud! (Il sort par la porte du fond.)

## SCÈNE XI.

DUPRÉ, seul.

(Les sentinelles derrière le vitrage.)

DUPRÉ, dans l'abattement d'un profond désespoir. Enfin... me voilà seul, et je puis laisser couler mes larmes. . Je ne suis plus forcé d'étouffer ma douleur!.. Ah! malheureux père! L'ingrat, il a pu supporter tranquillement ce spectacle ! Il a vu mon supplice, et son cœur ne s'est pas brisé ! On accusait son père, et il a gardé le silence ! Ah ! je n'ai plus rien à redouter au monde après ce que je viens d'éprouver !.. La mort, je la désire maintenant... Oh !.. mon Dieu! fallait-il me donner un fils, un fils que j'adorais, pour me l'ôter ainsi !.. (Il tombe assis.) Il était là... pas une larme!.. pas un remords!.. pas un cri que la nature arrache !.. et moi je tremblais pour lui !.. Ah ! mon cœur succombe, mon désespoir est horrible!.. (Il reste abîmé de tristesse. Charles entre avec crainte, mais vite et avec agitation.)

## SCÈNE XII.

DUPRÉ, CHARLES.

CHARLES, à part, au fond de l'étude. Il est seul enfin !.. Je saurai la cause de son courroux contre moi. (Il s'avance. — Haut.) Mon père !

DUPRÉ, se levant. Qu'entends-je?.. C'est lui !.. Malheureux! qui t'inspire l'audace de te présenter seul devant moi? Qui t'assure que tu peux impunément venir encore braver le désespoir d'un père ? Ah ! retire-toi! laisse-moi subir en paix la punition de t'avoir donné le jour !

CHARLES. Grand Dieu ! Mon père, est-ce vous que j'entends ?.. Vous me chassez, vous maudissez la vie que vous m'avez donnée !.. O ciel! qu'ai-je donc fait?

DUPRÉ. Tu le demandes?.. Ah! va-t'en!..

CHARLES, avec résolution. Non! Pour la première fois de ma vie, je vous désobéis; mais Dieu même est témoin que c'est par amour. Non, non, je ne vous quitterai point que je ne connaisse le motif du courroux dont vous m'accusez! Comment en un jour, en un moment, ai-je excité contre moi la haine de mon père, dont j'étais si tendrement aimé ? Hélas! si c'était l'affreux résultat de l'injustice horrible qui nous accable tous, je n'en serais pas seul la victime, tous nous partagerions le courroux que je vous inspire. Mais, loin de là, les pleurs de ma mère semblent adoucir l'amertume des vôtres; je vous ai vu répondre aux caresses de Clémence, vous les avez devant moi pressées sur votre cœur; il n'est pas jusqu'aux étrangers, dont vous ne receviez avec bonté les consolations; moi seul vous me repoussez, moi seul je vous fais horreur! Il semble que vous voudriez m'ôter jusqu'à la vie!

DUPRÉ. Moi, t'ôter la vie! Ingrat, ne vois-tu pas que je suis décidé à me laisser conduire à l'échafaud ?

CHARLES. A vous laisser conduire?.. Je ne vous comprends pas.

DUPRÉ, avec un sentiment pénible, mais calme. Demeure donc, puisque tu n'as pas craint ma présence; demeure, et reçois mes derniers ordres... tu les comprendras mieux. Je ne veux pas que mon sacrifice soit perdu. Ce soir, un ami sûr m'apporte trente mille francs... De retour seulement depuis six mois, tu possèdes un passe-port, des papiers en règle. Tu prendras sur toi tout l'or que je puis rassembler; tu partiras cette nuit, seul, sans avertir qui que ce soit. Tu gagneras rapidement le port le plus près de l'Angleterre, tu passeras la mer; sans perdre un seul instant, tu t'embarqueras à Londres pour les États-Unis, et tu vas me jurer de ne jamais revoir l'Europe !

CHARLES. Moi, ne plus revoir l'Europe! fuir mon pays, ma mère!..

DUPRÉ. Quand j'aurai péri comme un criminel, pourras-tu te présenter aux regards de tes concitoyens? Quand mon sang aura coulé sous la main d'un bourreau, oseras-tu regarder ta mère ?

CHARLES. Dieu! cet épouvantable malheur est-il donc si certain? Non, je ne veux pas y croire. Mais s'il fallait vous perdre, si nous devions vous survivre, ne serai-je pas un monstre d'abandonner ma mère ? Et vous, mon père, je vous fuirais quand vous succomberiez?.. Ah! jamais. Je vous accompagnerai dans le cachot qu'on vous destine, je partagerai vos fers...

DUPRÉ. Barbare, tu pourras me voir conduire à la mort?

CHARLES, indigné. Mon père... c'en est trop!.. Cette injustice est revoltante! le malheur nous égare tous les deux sans doute... (Ici la porte du fond s'ouvre, et Murville paraît, suivi de son secrétaire.)

## SCÈNE XIII.

DUPRÉ, CHARLES, MURVILLE, LE SECRÉTAIRE, et plus tard MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE et MARIANNE.

CHARLES, continuant sans interruption. Mais ma tête serait prête à tomber sous le glaive, que je ne repousserais pas vos embrassements.

DUPRÉ. Monstre! et tu m'envoies pourtant à l'échafaud !

MURVILLE, à part. A l'échafaud ! (Il fait signe à ceux qui le suivent d'arrêter, et écoute sur le seuil de la porte.)

CHARLES. Moi ?

DUPRÉ. Toi-même !

MURVILLE. O Providence !

DUPRÉ. Espères-tu donc qu'il y ait un secret entre nous? Oses-tu te flatter que je ne t'ai pas aperçu, reconnu, suivi des yeux dans l'ombre? Ne t'ai-je pas moi-même rapporté ton manteau que tu avais perdu comme un lâche assassin?

CHARLES. Ah ! juste ciel !

MURVILLE, au fond. Paix !..

DUPRÉ. Oui, je suivais les pas de Valberg ; oui, j'ai entendu ses cris, et son dernier gémissement retentissait encore quand je t'ai vu te glisser entre les halliers, fuir derrière les buissons, te diriger vers la grille, et tes cris hypocrites ont imploré du secours pour détourner de toi l'évidence du crime.

CHARLES. De moi! quelle horreur !

DUPRÉ. Et sais-tu, malheureux, sur qui tu t'es vengé? sur un homme qui, dans l'instant, venait de te donner sa nièce.

CHARLES. Ciel !

DUPRÉ. Lui-même, en m'embrassant, m'avait rendu ce fatal portefeuille, c'était la dot de ton amante; et ces armes dont il a fait usage pour repousser ta fureur, c'était moi qui venais de les lui mettre à la main. Ah ! je ne présumais pas que je l'armais contre toi !

CHARLES. Contre moi !.. Juste ciel ! accusé par mon père !

DUPRÉ. Non, non, malheureux, je ne te trahirai pas ! Va, malgré ton forfait, ton sang est toujours le mien! Fuis, dérobe-toi, que le ciel te fasse grâce !.. (Ici madame Dupré paraît avec Clémence, Marianne et Simon.) Quitte pour jamais l'Europe, car la vérité t'y menacerait sans cesse, et l'on découvrirait que tu es l'assassin !

MADAME DUPRÉ. Ah ! mon fils !.

CLÉMENCE. Charles ! (Tous les personnages se précipitent sur la scène.)

TOUS. Arrêtez ! arrêtez ! (Madame Dupré saisit son fils et le tient dans ses bras. Clémence est aux genoux de Dupré.)

DUPRÉ. Grand Dieu!

MADAME DUPRÉ. Non, non, ce n'est pas mon fils!

CHARLES. Ma mère, je suis innocent, je le jure !

MURVILLE. Il n'est plus temps, la vérité s'est fait entendre. Votre père vous a vu, vous êtes l'assassin.

TOUT LE MONDE, avec horreur. Ah !

CHARLES, avec égarement. L'assassin ! (Stupeur générale.)

## ACTE TROISIÈME

Un vestibule : au fond, la grande porte et le perron qui descend au jardin ; également au fond, des deux côtés, un escalier conduisant au premier étage ; plus près du spectateur, et aussi des deux côtés, l'entrée d'une chambre.

—

### SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, MARIANNE, LAURENT, JEANNETTE, UN OFFICIER, QUATRE GARDES FORESTIERS, GÉROME, arrivant successivement comme il est indiqué, et, tout à la fin, CLÉMENCE.

SIMON, sortant du cabinet à droite avec Laurent, et tenant un nécessaire à écrire. Tenez, Laurent, portez cela tout de suite à Monsieur, il veut écrire ; dépêchez-vous, il est pressé. (Laurent monte l'escalier à droite et entre chez Dupré. Pendant qu'il monte, Jeannette vient par la dernière coulisse à droite. Elle porte un plateau sur lequel il y a un carafon et un verre, et elle se dirige vers l'escalier à gauche.)

MARIANNE, paraissant au haut de l'escalier à gauche. Attendez ! attendez ! Jeannette, ne montez pas à c't' heure ! (Elle descend en parlant.) Madame va un peu mieux, elle a r'pris connaissance. Mettez tout ça là, et allez bien vite préparer c' que j' vous ai dit tantôt. (Jeannette laisse le plateau sur un guéridon, et sort promptement.)

SIMON, à lui-même. Quelle peut être l'intention de Monsieur ? Il a déjà sorti quatre fois depuis qu'on l'a remis en liberté... (Il réfléchit. — Pendant que Jeannette sort, on voit un sous-officier monter le perron ; il est suivi de quatre gardes forestiers. Marianne les aperçoit et revient du fond en courant.)

MARIANNE. Monsieur Simon, encore des gardes !

SIMON. Ah ! mon Dieu ! qu'y a-t-il de nouveau ?

L'OFFICIER. Ne vous alarmez pas ; je viens seulement relever les sentinelles. Dans une heure au plus, les soldats du détachement que je commande et que j'attends remplaceront ces braves gens, jusqu'à ce que l'on conduise le prévenu à Paris. Permettez que je vérifie ma consigne.

SIMON. Faites, Monsieur !

L'OFFICIER, montrant le perron. Il n'y a point d'autre sortie dans le jardin ?

SIMON. Non, Monsieur.

L'OFFICIER. Deux sentinelles en bas, une sous chaque fenêtre, cela suffit.

MARIANNE. Je l' crois ben !.. Ah çà ! dites donc, Monsieur, est-ce que nous n' pourrons pas sortir ?

L'OFFICIER. Au contraire, Mademoiselle, ma consigne porte que toutes les personnes de la maison pourront sortir et rentrer, excepté M. Charles Dupré, qui ne peut aller au delà de ce perron. (A Simon.) C'est vous qui êtes monsieur Simon ?

SIMON. Oui, Monsieur.

L'OFFICIER. Ma consigne m'enjoint aussi l'ordre de me faire représenter le prisonnier avant de relever les postes.

SIMON, montrant l'étude. Il est dans cette chambre, Monsieur.

L'OFFICIER. Ouvrez-m'en la porte. (Simon va ouvrir la porte de l'étude, l'officier y entre.)

MARIANNE. Quoiqu' y va donc faire là ?

SIMON. Confronter le signalement avec... Pauvre M. Charles ! (Gérôme monte le perron, regarde avec crainte, et, ne voyant pas l'officier, entre vite en faisant un signe aux gardes forestiers.)

GÉROME, passant devant les gardes. Chut !.. (Parlant bas à Simon.) Où est l'officier ?

SIMON, montrant l'étude avec étonnement. Là.

GÉROME, glissant un billet à Simon. Vite ! tout à l'heure, quand y aura personne, ce p'tit billet à M. Dupré.

SIMON. Ce...

GÉROME. Pas un mot. V'là l'officier... je m' sauve. (Il sort en courant, et en faisant encore un signe aux quatre gardes.)

MARIANNE. Qu'est-c' que... (Simon la fait taire, l'officier est revenu.)

L'OFFICIER. Il suffit, M. Simon ; le prisonnier peut circuler ici. (Aux gardes.) Suivez-moi. (L'officier et les gardes s'en vont par le perron.)

### SCÈNE II.

SIMON, MARIANNE, et ensuite CLÉMENCE.

MARIANNE, regardant Simon. Eh ben, mon bon monsieur Simon ?

SIMON, regardant Marianne. Eh bien, ma bonne Marianne ?

MARIANNE. J' n' sais pu quoiqu' j' dis ! quoiqu' j' fais ; j' crais, ma fi, qu' j' rêve ! Est-ce qu'il est Dieu possible que M. Charles ?..

SIMON. Lui !.. Ah !.. (Lui prenant la main.) Marianne !

MARIANNE. Hein ?

SIMON. Soyez sûre...

MARIANNE. De quoi ?

SIMON. Je n'ai pas dit tout ce que j'ai sur le cœur, moi ; mais je ne puis parler deux minutes à personne... C'est égal ! on ne m'ôtera jamais de l'idée qu'on n'a pas encore tout découvert.

MARIANNE, remarquant le billet que Simon tient à la main. Bah !.. A propos, c' billet ?

SIMON. Ah ! vous avez raison. Gérôme me l'a remis bien singulièrement.

MARIANNE. Faut l' monter tout d' suite.

SIMON. Certainement ! C'est... c'est toujours ce Sidney qui me fait tout oublier. Je cours...

MARIANNE. Allez !..

CLÉMENCE, sur l'escalier de gauche. Marianne ! Marianne !

MARIANNE. Ah ! Mam'selle. (Clémence descend.)

CLÉMENCE. Montez vite, ma mère se trouve plus mal.

MARIANNE. Ah ! mon Dieu ! j'y cours ! j'y cours, Mam'selle ! Ah ! j' vas monter ça. (Elle prend le plateau que Jeannette a laissé, et monte l'escalier. En même temps, Dupré, ayant sa canne et son chapeau, descend par l'escalier à droite, ce qui empêche Simon de monter. Clémence, en voyant Dupré, se précipite dans ses bras.)

### SCÈNE III.

DUPRÉ, CLÉMENCE, SIMON, ensuite SIDNEY et CHARLES.

CLÉMENCE. Ah ! mon père !

DUPRÉ, l'embrassant. Infortunée ! Que fait mon épouse ?

CLÉMENCE. Hélas ! elle voudrait voir M. Charles.

DUPRÉ. Non, sa douleur est trop vive !

CLÉMENCE. Et lui, mon père ?

DUPRÉ, à Simon. Tu viens de le voir ?

SIMON. Oui, Monsieur ; bien abattu, mais tranquille comme vous l'étiez, quand on vous accusait injustement.

DUPRÉ. Ah ! je parviendrai peut-être... mais je ne reçois point de réponse... il faut que j'aille moi-même...

SIMON. De réponse ?.. On vient d'apporter ce billet, Monsieur.

DUPRÉ. Qui ?

SIMON. Gérôme...

DUPRÉ, l'ouvrant vivement. Ah ! donne... mon Dieu !.. Tout va se décider... (Il parcourt des yeux.) Oh bonheur !... ils consentent... On demande dix mille francs... Ah ! toute ma fortune, s'il le faut !

SIMON, étonné, à part. Qu'est-ce que c'est donc !

DUPRÉ, à part. Pourvu que les fonds... (Haut.) Avez-vous vu Sidney ? savez-vous s'il est rentré ?

SIMON. Monsieur Sidney !.. est-ce que Monsieur se serait aperçu comme moi ?..

DUPRÉ. Je demande si tu l'as vu ?

CLÉMENCE. Il est sorti depuis bien longtemps.

SIMON. Oui, Monsieur, il est sorti, il a disparu ; on dirait qu'il se cache.

DUPRÉ. Non ! je sais ce qui le retient. (A part.) Fatal retard ! Maintenant tout dépend de lui !.. où le trouver...

SIMON. Lui ?.. Mais, Monsieur, vous ne voyez donc pas que cet homme... (Sidney sort de la chambre à droite. On voit qu'il arrive du dehors.)

DUPRÉ. Ah ! le voici... Venez ! venez ! mon cher Sidney ; avez-vous réussi ?

SIMON, à part. Que vois-je !..

SIDNEY. Oui, Monsieur, j'ai les fonds.

DUPRÉ. Donnez ! donnez !.. Combien je remercie le ciel d'avoir mis en vous ma confiance ! (Il reçoit des billets et des rouleaux d'or.)

SIMON. Sa confiance !

SIDNEY. Vingt-cinq mille francs en billets, cinq en or.

SIMON, à part. Je m'y perds...

DUPRÉ, à lui-même. Mon Dieu, ne t'oppose point à mes efforts ! (A Clémence et Simon.) Mes amis, je dois sortir. Simon, tu vas me suivre, et toi, chère enfant, retourne auprès de mon épouse, et conjure-la de ne pas s'abandonner au désespoir.

CLÉMENCE. Mon père ! espérez-vous sauver Charles ?

DUPRÉ. Oui... je vais le tenter !

CLÉMENCE, se jetant dans ses bras. Ah !

DUPRÉ. Silence ! (Pendant que Clémence est dans les bras de Dupré, Charles sort de l'étude, s'avance comme un homme absorbé, et tout à coup, voyant son père, il veut se retirer.)

CHARLES. Ciel !

CLÉMENCE. C'est lui ! (Charles, incertain et tremblant, est prêt à se retirer. Clémence se hâte d'implorer Dupré : celui-ci saisit avec vivacité la main du jeune homme et le retient.)

DUPRÉ. Charles, ne me fuis pas. Ne crains plus de ma part

ni reproches, ni colère; tu es mon fils; voilà tout ce que mon cœur me dit dans ce moment!

CHARLES. Mon père!.. vous me croyez toujours criminel?

DUPRÉ. Je t'ai perdu! Si rien ne peut te sauver, ma mort suivra la tienne... Ne me retiens pas; les moments sont trop chers .. Adieu, mon fils! Espère encore... du courage! (Dupré s'éloigne précipitamment; Clémence s'élance sur ses pas, l'arrête au fond du théâtre, et saisit sa main qu'elle baise, tandis que Simon regarde Sidney qui sort par la porte à droite. Enfin, Dupré sort par le perron. Clémence est demeurée au pied de l'escalier, son mouchoir sur les yeux, sans oser regarder Charles. Simon, resté après le départ de son maître, semble hésiter s'il suivra Dupré ou s'il restera auprès de Clémence. Charles, qui voit son hésitation, lui fait signe avec douceur de sortir. — Simon sort; en même temps, Clémence, toujours sans oser regarder Charles, met le pied sur la première marche, mais aussitôt Charles lui prend la main.)

## SCÈNE IV.

### CHARLES, CLÉMENCE.

CHARLES. Clémence... (Elle s'arrête en tremblant. Charles quitte aussitôt sa main.) Quoi! je vous fais horreur!.. Vous aussi vous me croyez coupable?

CLÉMENCE, d'une voix tremblante. Monsieur Charles... votre père, tout le monde... (Elle ne peut achever.)

CHARLES. Tout le monde m'accuse?

CLÉMENCE. Oh, non!... Mais je tremble malgré moi... Charles, mon frère, dites-moi donc que vous n'êtes pas coupable!

CHARLES, avec tendresse. Quoi! ton cœur attend que je te l'atteste? Eh bien! je te le jure...

CLÉMENCE. Arrête!.. Ah! je ne veux pas attendre ton serment pour te rendre mon cœur! Non, je n'aurais jamais compris que Charles pût être coupable! Mais, mon ami, tu vas donc repousser l'odieuse accusation; tu vas enfin te défendre.

CHARLES. Ne l'ai-je pas déjà fait?

CLÉMENCE. Oui, d'abord; mais ensuite... que peut-on penser en te voyant garder le silence? Tu vas prouver...

CHARLES. Non, Clémence.

CLÉMENCE. Non!.. Pourquoi?

CHARLES. Comment parviendrais-je à détruire l'accusation sortie de la bouche même de l'auteur de mes jours? Et, si je le pouvais, comment l'oserais-je, si la conséquence infaillible de ma justification devait être de rappeler tous les soupçons sur mon père!

CLÉMENCE. Ciel!

CHARLES. Ah! Clémence, revenu de mon premier trouble, j'ai bien examiné ma position; elle est affreuse! Par une horrible combinaison du crime, ou du hasard, il faut qu'un de nous deux passe pour l'assassin. Il est moins épouvantable encore que ce soit moi... Il vous restera du moins un protecteur, un appui.

CLÉMENCE. Ah! je te comprends... malheureux Charles!.. Mais j'ai ton secret, tu ne peux plus me l'arracher. Je dirai tout à tes juges!

CHARLES. Quel témoignage détruira celui de mon propre père? N'as-tu pas entendu toi-même ce mot, qui ne laisse rien à répondre : *Je l'ai vu?*

CLÉMENCE. Tu me fais frémir! Quoi! tous les deux innocents, l'échafaud...

CHARLES, avec force. Non! non, ma sœur chérie, l'infamie de cette horrible mort ne retombera pas sur ma famille et sur toi.

CLÉMENCE. Ah! tu me rends la vie! Tu peux donc...

CHARLES. Oui, je peux échapper à la main du bourreau; je peux forcer le monde à reconnaître un jour mon innocence, à louer ma conduite; et toi, Clémence, toi dont l'amour m'est plus cher que l'opinion du monde, tu n'auras jamais à rougir de m'avoir donné ta tendresse et de m'avoir nommé ton frère et ton époux.

CLÉMENCE. Ah! je suis toujours à toi! Mais... pourquoi ces pleurs, quand tu m'annonces le retour du bonheur?

CHARLES. Tu as raison... Dans ce moment, je suis encore heureux! n'es-tu pas sur mon cœur!

CLÉMENCE. Ton père aussi espère te sauver... (Voyant avec étonnement que les regards de Charles semblent chercher autour de lui.) Mais que cherchent donc tes regards?

CHARLES, d'un ton plus sombre. J'attends Sidney.

CLÉMENCE. Sidney!.. peut-il te servir?

CHARLES. Oui, je l'ai fait demander.

CLÉMENCE. Il est rentré; je vais...

CHARLES. Arrête!.. Ah! ce n'est pas toi qui dois me l'envoyer!

CLÉMENCE, étonnée. Pourquoi?

CHARLES. Retourne auprès de ma mère, tu es pour elle une fille adorée; dis-lui avec assurance que son époux est sauvé, et que son fils ne déshonorera pas sa famille.

CLÉMENCE. D'un seul mot tu calmes mon cœur... Je cours assurer ta mère que tu te justifieras... N'est-ce pas?.. Tu le promets?

CHARLES. Oui, je le promets.

CLÉMENCE, avec joie. Ah! (Elle lui tend la main. Charles la serre un moment sur son cœur. Dans ce moment Simon remonte précipitamment le perron.)

## SCÈNE V.

### LES MÊMES, SIMON.

SIMON, d'un peu loin. M. Charles! (Clémence se dégage aussitôt des bras de Charles. A part.) Pauvre enfant! (Avec empressement.) Il faut vous séparer... Mademoiselle. Remontez chez Madame; que personne ne descende!

CLÉMENCE. Mon Dieu! pourquoi?

SIMON, à Charles. Votre père me suit!.. (A Clémence.) Ne craignez rien! (Plus bas.) Si vous aimez M. Charles, éloignez-vous un moment.

CLÉMENCE. Ah! je devine!.. (Elle fait un mouvement vers Charles, s'arrête, voit Dupré montant le perron, s'élance d'abord vers lui; mais Simon la retient et elle monte rapidement l'escalier; de son côté, Charles fait un mouvement pour rentrer dans l'étude, mais Simon lui fait signe que son père entre.)

## SCÈNE VI.

### DUPRÉ, CHARLES, SIMON.

DUPRÉ, dans une grande agitation. Bas, à Simon. Veille! je les attends. (A Charles.) Charles, depuis l'instant où le ciel, touché des vœux de ta mère et des miens, nous accorda un fils, qui devint notre idole, je mis toute ma destinée dans l'amour que je te portai; te perdre, par n'importe quel malheur, c'eût été le coup de ma mort... Juge! juge ce que je dois éprouver, quand, par ma faute, je t'envoie au supplice!

CHARLES. Ah! je ne vous accuse pas! Vous vouliez mourir pour moi... je mourrai pour vous, mon père!

DUPRÉ. Non, non! Je pouvais, pour moi-même, attendre la mort de sang-froid; mais, pour toi... Non, mon fils, tu ne marcheras point à l'échafaud!

CHARLES. Ciel! que dites-vous?

DUPRÉ. Peux-tu penser que je te laisserais périr? Ma fortune, ma vie, tout avant serait sacrifié!.. Ai-je au monde rien d'aussi cher que toi?.. Oui, je te sauverai!.. Que dis-je? tu es sauvé!

CHARLES, avec transport. Il se pourrait?.. Ah! je suis innocent!.. (Avec effroi.) Mais comment?

DUPRÉ. Écoute : l'argent qui devait aujourd'hui même te servir à quitter la France et l'Europe, va te rendre la liberté! Pressé par le temps et le péril, j'ai hasardé le plus hardi moyen; le ciel a daigné me favoriser, et la fuite est certaine et sans danger. Déjà, au dehors, un cheval est prêt; on vole sur la route que tu dois suivre pour te préparer des relais; tu trouveras une chaise de poste à quatre lieues d'ici. Un homme sûr t'accompagnera; tout est convenu, arrêté, prévu. Dans dix minutes, tu seras libre; dans une heure, hors de danger; demain, hors de France, et nous nous expatrierons tous!

CHARLES, avec désespoir. Mon père!.. Ah! juste ciel!

DUPRÉ. Quant au moyen de sortir d'ici, il te suffira de garder le silence et de te laisser conduire par ceux...

CHARLES. Arrêtez!.. Mon père, je ne fuirai pas!

DUPRÉ. Malheureux!..

CHARLES. Vous me croyez criminel, et vous voulez que je vive! Et quand j'aurais la lâcheté de me soustraire à la mort, serais-je pour cela justifié? me retrouverais-je, comme ce matin encore, dans les bras de ma mère? serais-je, comme je l'étais, votre amour, votre orgueil? Recevrais-je la main de Clémence aux pieds des autels?.. Non! la perte de tout, un arrêt de mort et l'infamie, voilà mon avenir! et je suis innocent! Non, je ne fuirai pas, je veux mourir!..

DUPRÉ. Ah! cruel!... que dis-tu?

CHARLES. Rien ne m'attache plus au monde!

DUPRÉ. Et ta mère? et moi?.. Charles! Charles! ce n'est pas ta vie que je te demande de sauver, c'est la nôtre!

CHARLES. Cessez!

DUPRÉ. Mon fils! je t'ai perdu!.. Veux-tu que je meure de remords?..

CHARLES. Mon père!

DUPRÉ, se jetant aux genoux de Charles. Laisse-moi te sauver; je te le demande à genoux, s'il le faut!..

CHARLES. Ah! mon père à mes pieds!.. Arrêtez!.. arrêtez, mon père!.. (Charles le relève avec effort, et tombe ensuite dans ses bras. — Un bruit se fait entendre vers le perron. Simon, qui était descendu, remonte précipitamment.)

SIMON, Monsieur, les voilà!

DUPRÉ, s'arrachant des bras de son fils et courant à Simon. Silence!.. le cruel refuse!.. Ne trahis pas mon secret... je le sauverai malgré lui!

SIMON. Vous n'avez qu'un instant... Il est arrivé de la troupe pour relever les postes.

DUPRÉ, revenant à Charles, et faisant un signe à Simon. Hâtons-nous!. (A Charles.) Charles!.. je t'en supplie!.. point de résistance!.. (On voit aussitôt et au même temps les quatre gardes forestiers montant par le perron. Gerôme les suit. Au bruit qu'occasionne l'entrée des gardes, madame Dupré, Clémence et Marianne se présentent au haut de l'escalier, à gauche, et les domestiques de la maison paraissent sur l'escalier à droite.)

## SCÈNE VII.

M. et MADAME DUPRÉ, CHARLES, CLÉMENCE, SIMON, MARIANNE, QUATRE GARDES FORESTIERS, DOMESTIQUES, L'OFFICIER, HUIT SOLDATS, et enfin SIDNEY.

MADAME DUPRÉ, au haut de l'escalier. Grand Dieu!

DUPRÉ. Ciel! sa mère! comment éviter!

MADAME DUPRÉ, descendant l'escalier, ainsi que Clémence et Marianne. Vient-on chercher mon fils?.. (A son mari.) Mon ami!.. mon ami!.. (Dupré lui saisit la main et la retient avec force.)

DUPRÉ. Attende!.. (Simon et Gérome montrent une vive inquiétude. — Un des quatre gardes s'avance, et présente un papier à Dupré, qui le reçoit et l'ouvre.) Oui... déjà l'on vient le chercher .. c'est un ordre du magistrat... nous ne pouvons refuser... il faut obéir...

MADAME DUPRÉ ET CLÉMENCE. Charles!.. (Gerôme, qui s'est approché, lui prend la main pour l'entraîner.)

MADAME DUPRÉ. Arrêtez!.. Que va-t-on faire de mon fils?

DUPRÉ, embarrassé, tremblant. Au nom du ciel! ne crains rien.

MADAME DUPRÉ. Ne pas craindre, dis-tu? lorsque mon fils est accusé du crime le plus odieux?.. Ne pas craindre quand on vient l'arracher de mes bras pour le conduire à la mort, peut-être? Non, non, jamais je ne me séparerai de mon fils! (Elle passe et le saisit dans ses bras.)

DUPRÉ. Ciel! je ne puis le dire...

SIMON, bas à Dupré. Hâtez-vous! des soldats viennent...

DUPRÉ. Ah! (A sa femme.) Je t'en conjure!.. (Simon, Gérôme et les gardes entraînant Charles.) Venez! venez!

MADAME DUPRÉ ET CLÉMENCE, jetant un cri. Ah! jamais!.. On l'entraîne!..

DUPRÉ, ramenant de force sa femme et Clémence sur l'avant-scène pendant qu'on entraîne Charles. Écoutez, ces gardes sont à moi; Murville ignore tout, on emmène Charles pour le sauver.

MADAME DUPRÉ ET CLÉMENCE. Ah!

DUPRÉ, avec force. Partez!.. partez!.. (Déjà Charles est près du perron, quand on voit monter rapidement l'officier et huit soldats.)

L'OFFICIER, l'épée à la main. Arrêtez!

DUPRÉ. Ciel!.. suivez-le!.. (Il se précipite pour forcer le passage, mais les huit soldats croisent la baïonnette sur le perron, et tout le monde jette un cri d'effroi.)

CHARLES, se jetant au-devant de son père, et le ramenant. Mon père!.. (Tout le monde est dans la consternation.)

DUPRÉ. Il est perdu!..

MADAME DUPRÉ. Perdu!..

L'OFFICIER. Monsieur, le magistrat était instruit de tout; votre fils sera gardé plus sévèrement par mes soldats, et j'ai l'ordre de vous conduire sur-le-champ devant l'autorité.

DUPRÉ. Monsieur, il n'existe point d'autorité qui puisse défendre à un père de protéger son fils... (Embrassant Charles.) ni de mourir pour lui!.. Je vais vous suivre!.. Adieu!.. (Il embrasse son fils, sa femme, s'arrache de leurs bras, et sort précédé des quatre gardes arrêtés et accompagnés par les soldats. Tout le monde le suit avec des marques de désespoir, excepté Charles, que les soldats ont retenu sur le bord du perron. Au moment où tout le monde sort, Sidney paraît, venant de la chambre à droite.)

## SCÈNE VIII.

CHARLES, SIDNEY.

(Un factionnaire qu'on ne fait qu'apercevoir au bas du perron.)

SIDNEY, à part. Tout effort est inutile; la main du sort pèse sur eux!.. Pour moi, sans ma blessure, je serais sans alarmes... mais... (Il pose la main sur sa poitrine.) Ah! quel sera le terme de ces débats? Cependant, que me voulait Charles? on dit qu'il m'a demandé.

CHARLES, à part. Il est temps, ma perte est inévitable. Voilà Sidney... Nous sommes seuls... Allons!.. (Il regarde autour de lui.)

SIDNEY. Il s'approche.

CHARLES. Sidney, vous voyez mon horrible situation. Tout à l'heure vous avez voulu me sauver la vie; faites plus encore, préservez-moi de l'infamie!

SIDNEY. Comment?

CHARLES. Vous le pouvez, et je n'ai d'espoir qu'en vous! Ah! ne m'abandonnez pas dans la plus terrible épreuve.

SIDNEY. Expliquez-vous?

CHARLES. Je suis innocent!.. Vous en doutez?

SIDNEY. Non... je le sais.

CHARLES. Vous pouvez donc me comprendre, et je dois compter sur vous.

SIDNEY. Sur moi?

CHARLES. Oui, j'ai besoin du secours d'un ami sûr; c'est vous qui déciderez de mon sort.

SIDNEY. Moi?

CHARLES. Il n'y a point d'espoir, point de justice pour moi. Si je me laisse arracher de cette maison, je périrai par un supplice infâme! Il ne faut donc pas que j'en sorte... (Sidney fait un mouvement.) Ne m'interrompez pas. Je vais tracer par écrit la protestation solennelle de mon innocence, et la révélation du motif, sacré pour moi, qui me force au silence. Cet écrit, Sidney, c'est à vous que je le confierai. Et vous, si jamais vous avez ressenti quelque amitié pour moi; si le sort affreux et inévitable d'un malheureux excite en vous quelque pitié; si vous concevez quel effroi, quelle horreur inspire la main du bourreau, Sidney, vous me procurerez une arme.

SIDNEY. Une arme!

CHARLES. Je l'implore d'un ami... Sidney, ne me dites pas quel déshonneur s'attache au suicide; je connais l'énormité du crime dont je veux me rendre coupable, mais je n'ai point la force d'envisager l'échafaud; et dans cette horrible épreuve, qui surpasse mon courage, j'ose espérer que l'innocence du meurtre dont on m'accuse, rachètera devant Dieu l'attentat que je vais commettre. Ah! vous ne me refuserez pas... (Sidney se détourne et demeure immobile et muet.) Longtemps après que j'aurai cessé de vivre, quand la justice, apaisée par ma mort, ne songera plus à menacer mon père, alors, Sidney, vous ferez connaître la vérité, seulement à ma famille. Ma mère apprendra que j'étais innocent, et son cœur sera moins déchiré; mon père saura que j'étais digne de son amour et du sacrifice qu'il voulait me faire; Clémence ne craindra point d'avouer que je lui fus cher, et tous vous devront la consolation de pouvoir me donner avec orgueil des larmes de tendresse et d'amour.. (Sidney, toujours en silence, porte la main sur son cœur et paraît chanceler.) Sidney, je ne suis plus libre, je n'ai qu'un instant, on m'observe et je ne puis m'adresser qu'à vous seul. Si vous me refusez, vous m'envoyez à l'échafaud... Répondez-moi. (Il regarde autour de lui avec inquiétude.)

SIDNEY. Vous serez satisfait.

CHARLES. Je vais tracer mes derniers adieux... ici... tout à l'heure. Sidney, j'ai votre parole. (Charles rentre précipitamment dans l'étude.)

## SCÈNE IX.

SIDNEY, seul. Il me demande une arme... à moi!... Que dois-je faire? S'il meurt, toutes recherches cessent, tout péril s'évanouit pour moi; il est déclaré coupable, et jamais, si je le veux, son écrit ne paraîtra... Oui je serai sauvé par sa mort. (Cédant à sa douleur.) Ah! (Simon paraît, montant les degrés du perron. Sidney, affaibli, se traîne vers la porte de sa chambre, en s'appuyant sur un meuble. Simon l'observe jusqu'à ce qu'il ait disparu.)

## SCENE X.

SIMON, et de suite, entrant presque en même temps, MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE, MARIANNE.

SIMON. Pendant qu'il parle, madame Dupré, Clémence et Marianne montent le perron lentement, avec toutes les marques du plus grand désespoir. Quel changement!... quelle altération dans tous ses traits!... ce ne peut être là l'effet du chagrin... Plus je l'examine .. (Comme il se retourne, il voit madame Dupré, Clémence et Marianne.) Ah! ciel!... ma chère maîtresse!... (Il présente un siége à madame Dupré.)

MADAME DUPRÉ. C'en est fait! mon fils est perdu! Hélas! on vient aussi d'arrêter mon mari... il ne nous reste plus d'appui, de secours, d'espérance... Simon, appelez Charles, et que je meure en le pressant sur mon cœur.

SIMON, à part. Si j'osais...

MARIANNE. Allez donc, monsieur Simon.

SIMON. Oui, Madame, j'irai chercher M. votre fils, je ferai tout ce que vous m'ordonnerez; mais avant, permettez-moi de vous ouvrir mon cœur, ayez la bonté d'écouter le vieux Simon.

MADAME DUPRÉ. Qu'y a-t-il donc encore à m'apprendre?

SIMON. Madame... ma bonne maîtresse... que Dieu me pardonne si je commets une mauvaise action; mais je soupçonne... Oui, j'ai lieu de penser que le véritable assassin...

MADAME DUPRÉ. Ciel !...

CLÉMENCE. Que veut-il dire?...

MARIANNE. L'assassin?...

SIMON. N'est peut-être pas loin d'ici !

TOUTES LES TROIS. Ah !

SIMON. Il est impossible que ce soit M. votre époux, ni M. Charles.

MADAME DUPRÉ, se levant. Ah! jamais!

SIMON. Il va s'assurer si on ne peut l'entendre. Chut!..

MADAME DUPRÉ. Expliquez-vous.

SIMON. Oui !... je cède au gré de ma conviction ! Le fer trouvé dans le cœur de la victime ne dit-il pas que le meurtrier doit être quelqu'un de chez vous?

MADAME DUPRÉ. Arrêtez ! c'est encore accuser mon fils ou mon époux!

SIMON. Non, Madame!.. Quoi ! n'y a-t-il pas chez vous d'autres personnes? n'avez-vous pas dans votre maison un étranger, un inconnu, un homme dont la figure sinistre...

MADAME DUPRÉ ET CLÉMENCE. Sidney

MARIANNE. La ! j' l'aurais gagé !

MADAME DUPRÉ. Se pourrait-il?

SIMON. Laissez-moi poursuivre, Madame, il y va de l'existence de votre fils.

MADAME DUPRÉ. Ah ! parlez !

SIMON. Avez-vous observé ce Sidney depuis le meurtre de M. Valberg?... moi je ne l'ai pas perdu de vue... sa figure est devenue effrayante; il n'ose plus regarder en face, et sa pâleur. .

MARIANNE. Ah! oui, sa pâleur; y m'a fait peur c'te nuit.

MADAME DUPRÉ. En effet !...

CLÉMENCE. Oui, maman; tantôt, devant le magistrat, j'ai cru qu'il allait s'évanouir.

MADAME DUPRÉ. Grand Dieu!... quel affreux soupçon !... Mais quel motif?... pourquoi cet homme étranger, inconnu à Valberg...

SIMON. Inconnu? Et si je vous disais qu'il connaissait l'oncle de Mademoiselle?

TOUTES LES TROIS. Lui!

SIMON. Si je vous disais qu'hier matin, quand ils se sont rencontrés, ils se sont regardés avec un étonnement !...

MADAME DUPRÉ. Ciel!

SIMON. Mais, sans aller chercher bien loin, Sidney n'était-il pas persuadé, comme nous tous, que M. de Valberg, en sortant de chez vous, seul et la nuit, emportait un portefeuille qui renfermait deux cent mille francs?...

MADAME DUPRÉ. Oui ! il devait le croire.

CLÉMENCE. Il l'avait remis lui-même à mon tuteur.

MARIANNE. La!... tout est découvert!... Il aura voulu voler ça, et la preuve, c'est qu'il était sorti avant M. de Valberg.

MADAME DUPRÉ. Dieu ! quelle foule de souvenirs se réveillent dans ma mémoire ! Sidney avait disparu quand on arrêta mon mari. Où avait-il été? qui l'a vu près de l'étang?

SIMON. Personne.

MARIANNE. Et l' lendemain matin, il était blême et défait comme s'il allait mourir.

SIMON. Dites plutôt comme s'il avait commis le crime.

MADAME DUPRÉ. Ah ! c'est trop d'indices! Et mon fils serait sa victime!

CLÉMENCE. Non, non, maman.

MADAME DUPRÉ. Eh bien, maintenant, il faut nous réunir, nous seconder pour percer ce mystère.

SIMON, CLÉMENCE ET MARIANNE. Oui...

MADAME DUPRÉ. Mais... que faire? comment nous y prendre?. Tout à l'heure on va venir enlever mon fils.

SIMON. Si vous courriez avec Mademoiselle vous jeter aux pieds de M. de Murville, lui demander un délai, seulement jusqu'à demain.

MADAME DUPRÉ. Un délai? Oui. Ah! on n'aura pas la barbarie de le refuser à nos larmes. Viens, ma fille; et vous, mes amis, que le ciel vous inspire et vous guide !

SIMON ET MARIANNE. Allez, allez, nous nous chargeons de Sidney !

DES VOIX, dans le jardin. Madame! Madame ! Madame !

MADAME DUPRÉ, s'arrêtant effrayée. Ciel ! qu'entends-je ! (Gérôme accourt par le perron.)

## SCENE XI.

LES MÊMES, GÉROME, PAYSANS, PAYSANNES, DOMESTIQUES.

GÉRÔME. Ah ! seigneur Dieu ! Madame, on vient chercher M. Charles; l'escorte est arrivée, elle entre dans la cour... (Indiquant au fond.) Tenez! entendez-vous la voiture, les soldats?

MADAME DUPRÉ. Ah ! mon fils est perdu !

CLÉMENCE. Maman, courons au-devant du magistrat.

MADAME DUPRÉ. Oui, courons, courons au-devant du magistrat...

SIMON, entraînant aussi Marianne. Venez, venez, nous nous jetterons tous à ses pieds. (Tout le monde sort précipitamment en descendant le perron; dans le même instant Charles sort de l'étude.)

## SCÈNE XII.

CHARLES, et peu après SIDNEY

CHARLES. J'entends le bruit des chevaux... l'escorte est arrivée... (Il regarde vers le fond.) Oui... l'instant fatal est venu... (Il court à la porte en face de celle de l'étude, et l'ouvre en appelant :) Sidney ! Sidney ! (Sidney paraît aussitôt.) Entendez-vous, on vient m'arracher d'ici; m'avez-vous tenu parole? (Sidney lui présentant un pistolet; Charles le prenant.) Ah !.. (Puis, s'arrêtant tout à coup comme frappé d'effroi.) Clémence !.. ma famille!.. (Charles demeure un moment comme anéanti. Sidney attend, immobile. Dans ce moment, Simon revient par le perron, et, à peine est-il en haut des marches, qu'il s'arrête en voyant Sidney.)

## SCÈNE XIII.

CHARLES, SIDNEY, SIMON.

(Charles cache le pistolet dans son sein et donne secrètement une lettre à Sidney. Il observe sans oser avancer.)

CHARLES. Vous remplirez ma volonté?

SIDNEY, recevant la lettre. Je ferai ce que je dois.

CHARLES. Je vous remercie... recevez mon dernier adieu !

SIMON, au fond. Le voilà avec Charles. (Charles veut embrasser Sidney; celui-ci se détourne avec une sorte de frémissement. Simon fait un geste d'indignation.)

SIDNEY, mettant la lettre dans son sein. On ne verra jamais cet écrit.

SIMON, à part. Il cache une lettre !.. (Simon a fait un pas, Sidney l'aperçoit.)

SIDNEY, avec crainte. Ce vieillard... je n'ai rien dit.

CHARLES. Le signal du départ sera celui de ma mort... oui ! J'entendrai les cris de ma mère.. la voilà !.. Mourir sans l'embrasser!.. il le faut, je me trahirais. (Il entre dans l'étude, Sidney veut aussi rentrer chez lui. Simon se place devant la porte, et Sidney, étonné, le regarde et n'ose passer outre. Aussitôt des soldats montent le perron, et toute la famille entre avec le magistrat.)

## SCÈNE XIV.

M. et MADAME DUPRE, MURVILLE, SIDNEY, SIMON, CLÉMENCE, MARIANNE, VILLAGEOIS, DOMESTIQUES, SOLDATS, L'OFFICIER.

(Madame Dupré et Clémence se trouvent spontanément aux genoux de M. Murville.)

MADAME DUPRÉ. Ah ! Monsieur, ne repoussez pas la prière d'une mère au désespoir; suspendez seulement d'un jour, d'un seul jour, le départ de mon fils.

MURVILLE, les relevant avec l'empressement de l'amitié. Madame... Mademoiselle... vos larmes déchirent mon cœur. Mais après l'abus qu'on a osé faire de ma bonté, je suis forcé de ne plus écouter que mon devoir; votre fils va partir.

MADAME DUPRÉ. Arrêtez !.. Non, vous ne m'arracherez pas mon fils !.. j'ose attester qu'il est innocent. (En tremblant.) Nous avons encore des révélations à vous faire...

CLÉMENCE, osant à peine parler. Oui... oui... Monsieur... nous croyons.

MURVILLE. Que dites-vous?

SIDNEY, à part. Serait-il vrai?

SIMON, observant Sidney. Il tremble !..

MURVILLE. Prenez garde, Madame, que votre tendresse ne vous aveugle.

MADAME DUPRÉ. Ah ! c'est elle, au contraire, qui m'éclaire... Oui, je vois sur ses traits... (Elle regarde Sidney, et le magistrat, étonné, suit la direction de son regard.)

SIDNEY, se détournant. On me regarde.

SIMON, qui s'est approché du magistrat, d'un ton craintif. Pardon, monsieur le magistrat... je tremble. . cependant je sens que ma conscience est ferme. Ah !.. si les jours d'un pauvre vieillard peuvent servir de caution, j'engage les miens pour M. Charles et je réponds qu'il est innocent !

MADAME DUPRÉ, avec prière. Daignez l'écouter. (Clémence et Marianne prient le magistrat, dont l'attention et l'étonnement augmentent. Dupré, depuis le commencement de la scène, est resté absorbé dans sa douleur.)

MURVILLE. Que signifie?.. Parlez !.. (Madame Dupré et Clémence laissent échapper un mouvement d'espoir.)

MADAME DUPRÉ. Parlez, Simon, et ne craignez rien.

MURVILLE. Songez pourtant qu'il faut des preuves.

SIMON, s'enhardissant. Des preuves !.. (Regardant Sidney.) il s'en trouvera peut-être... Monsieur le magistrat, dans une pareille circonstance, n'est-il pas juste que tout excite la défiance? N'est-il pas nécessaire que tout soit éclairci?.. Eh bien, par exemple, si quelqu'un de nous avait reçu secrètement une lettre et qu'il en fît un mystère, serait-ce un devoir de vous le dire?

SIDNEY, à part. Ciel!

MURVILLE. Oui, car ce serait peut-être un crime de le taire.

SIMON. Eh bien, je vous déclare que M. Sidney a reçu tout à l'heure un écrit, et qu'il le cache sur lui.

TOUT LE MONDE. Sidney!

SIDNEY, effrayé. Moi?

SIMON, avec force. Vous-même! Et regardez ses traits, son désordre, sa pâleur...

MADAME DUPRÉ, CLÉMENCE ET MARIANNE. Regardez! regardez!

SIDNEY. Grand Dieu!

DUPRÉ. Que faites-vous? Lui!.. (Tout le monde retient Dupré.)

MURVILLE. Monsieur Sidney, je vous ordonne de me remettre à l'instant la lettre qu'on vous a vu recevoir.

SIDNEY, se troublant. Une lettre... j'ignore... je n'en ai pas.

SIMON. Il nie! il est coupable! J'affirme qu'il cache une lettre, et je demande qu'on la cherche sur lui.

MADAME DUPRÉ. Ah! Monsieur, ordonnez! il s'agit de la vie de mon fils...

MURVILLE. Quel soupçon!.. Qu'on s'assure s'il est vrai... (Sur un geste de l'officier, les gardes s'avancent.)

MARIANNE. Il est pris.

SIDNEY. Arrêtez! (Avec calme et dignité.) Il est inutile de porter la main sur moi. Ce vieillard a dit la vérité, et je n'ai nul intérêt à la cacher. Oui, j'ai reçu tout à l'heure et secrètement une lettre; cette lettre est de M. Charles. Je devais la remettre à sa famille, mais après sa mort; j'en avais fait le serment, et j'accomplissais un devoir sacré. Voilà mon secret. Voici cet écrit. (Il tire la lettre de son sein et la donne à M. de Murville. Murville la prend et la tient quelque temps en observant Sidney.)

DUPRÉ, à part. Une lettre de mon fils... Si c'était un aveu..

SIMON, à part et consterné. Je me suis trompé!...

MURVILLE, portant ses regards sur la lettre pour la décacheter. Ciel! que vois-je! ce papier... du sang!

TOUT LE MONDE. Du sang!

SIDNEY. Du sang! (Tout le monde se groupe autour du maire, excepté Simon qui observe Sidney.)

MADAME DUPRÉ, Grand Dieu! est-ce mon fils?

TOUT LE MONDE. Charles!

SIMON. Non! non! regardez. (Aidé par l'officier il arrache et [illegible] de force l'habit de Sidney.)

TOUT LE MONDE. Ah! (Sidney pousse un cri et chancelle.)

DUPRÉ, courant à lui et regardant sa blessure. Une blessure!... Misérable! c'est donc toi?

MURVILLE. Qu'on s'en empare.

SIDNEY, tombant assis. Ah! malheureux Mac-Dowel!

TOUT LE MONDE. Mac-Dowel!

SIDNEY, avec fureur. Vous ne me traînerez point à l'échafaud

TOUT LE MONDE. Arrêtez!...

SIDNEY. Oui! je suis l'assassin... Valberg avait été mon j[illegible] (Clémence se retourne avec horreur. Simon traverse le théâtre, et court [illegible] l'étude où il entre. On retient Mac-Dowel qui paraît s'évanouir.)

DUPRÉ. Scélérat!

MURVILLE. Tout est connu!

SIDNEY. Écoutez, je me meurs... il est inutile de faire [illegible] victime; sauvez votre fils... il va se donner la mort.

TOUT LE MONDE. Ah!

M. ET MADAME DUPRÉ, se précipitant. Mon fils! mon fils! (Un [illegible] de feu part dans l'étude. Dupré s'élance et entre dans la pièce où l'exp[illegible] a eu lieu. Madame Dupré chancelle et reste dans les bras des villag[illegible] accourues. Clémence tombe à genoux près de la porte de l'étude. Marianne [illegible] soutient.)

MURVILLE. Il n'est plus temps! barbare!...

DUPRÉ ET SIMON, dans l'étude. Le voilà! le voilà!

CLÉMENCE, se relevant. Ma mère! ces cris!...

DUPRÉ ET SIMON, ramenant Charles. Le voilà! il est sauvé! ([illegible] tient le pistolet.)

MADAME DUPRÉ. Ah! mon fils!... (Charles est dans ses bras.)

CHARLES. Ma mère!

MADAME DUPRÉ. Par quel prodige?

DUPRÉ, montrant Simon. Voilà son libérateur!

MADAME DUPRÉ. Simon!... ce coup de feu?

DUPRÉ. C'est lui qui l'a tiré en arrachant cette arme des mains de notre fils.

MADAME DUPRÉ. Ciel! (Embrassant Charles.) Ah! tu nous es rendu!

DUPRÉ, à Simon. Digne ami! je te dois deux fois la vie!... (Sidney est demeuré évanoui sur le siège où il est tombé et, sur un ordre du magistrat, les soldats l'entourent.)



FIN.



LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT et Cie.